

M E S T R I E L
- S E R I E 4 - N ° 70-401
X I V ° A N N E E

*Vive
d'abord!*

D U L O I R :

Paix, Travail, Santé.



FAIRE CE QUE L'ON DOIT

par KIENNÉ DE MONGEOT

Je ne suis l'esclave de rien au monde que de la nécessité naturelle : je ne suis asservi ni au prêtre, ni au magistrat, ni à l'homme d'épée, je ne suis lié à aucun parti, je n'obéis à aucun préjugé, je suis au-dessus du respect humain et de la popularité même ...

P. J. PROUDHON

LORS de sa création, en 1926, notre revue s'était fixé comme but de donner aux intellectuels le goût de la culture corporelle et aux manuels celui de la culture intellectuelle.

Depuis, un peu par instinct de défense contre les méfaits de la vie moderne, les intellectuels ont pris le goût sinon de la culture corporelle du moins du grand air, des sports et d'un certain effort physique. Quand aux manuels il est sûr qu'ils sont maintenant plus instruits mais moins enclins à l'effort musculaire.

Malheureusement, il nous faut bien constater que la culture générale, les humanités et l'éducation, qui développent les bons sentiments, restent le lot d'une élite qui tend, d'ailleurs, à disparaître.

Aux temps antiques, auprès des palestres se trouvait l'académie destinée à la culture de l'esprit comme les premières étaient réservées aux exercices corporels. C'est à l'académie d'Athènes, comprenant un des trois grand gymnases extra-muros de cette ville, que Platon fonda la première école de philosophie.

Au siècle atomique, il n'entre pas dans les projets de nos bâtisseurs de créer des palestres voisines d'académies. Ce serait trop beau. Ainsi le centre gymnosopique communal et populaire serait créé. Nous n'en sommes pas là ! Bien au contraire ! En effet, l'éducation répandue par les journaux, la radio, la télévision, les spectacles, la littérature, en général et l'Art détruisent une partie de l'enseignement scolastique d'ailleurs par trop spécialisé. Aussi n'est-il pas paradoxal de dire qu'un grand nombre de nos contemporains sont des intellectuels ignorants ; en tout cas démunis des connaissances fondamentales classiques qui donnent à l'esprit une universalité, maintiennent le bon sens et affinent les sentiments.

Cependant, l'homme souhaitable, l'homme kalos, kagathos : l'homme beau et bon, recherché par les Grecs, ne sera pas celui de demain, puisque l'homme, sans qualificatif, ne se révolte pas contre sa transformation, qui va s'accroissant un peu plus chaque jour, en robot physique et intellectuel.

NOTRE COUVERTURE :

Photo Anderson-Giraudon

Naples. Musée national. Détail de Psyché. Provenant de Capoue. On sait que Psyché était d'une grande beauté. Elle était aimée de l'Amour Psyché enlevée par l'Amour est un mythe probablement d'origine platonicienne symbolisant l'âme déchue s'unissant pour toujours à l'amour divin.

Les vérités différentes en apparence sont comme d'innombrables feuilles qui paraissent différentes et qui sont d'un même arbre.

GANDHI. Lettres à l'Ashram

Nous venons de rappeler notre but essentiel lors de la fondation de notre revue.

Par la logique des choses, notre désir de contribuer à la régénérescence physique et mentale de l'être humain, à son parfait équilibre, nous conduisit tout naturellement à tenter de réhabiliter son corps ; en fait, à lui redonner le sens de sa dignité humaine qui ne peut être sans le respect de sa personne physique. Pour atteindre ce but, nous dûmes entreprendre de détruire l'état de dualité entre l'esprit et le corps mis en nous par une éducation inexplicable. En conséquence, il nous fallut aussi entreprendre de détruire certains préjugés néfastes — toujours vivaces — qui contribuent à la dégénérescence de la race humaine perpétuellement en lutte contre sa nature, contre ses besoins même les plus légitimes ; lutte stérile qui empêche l'épanouissement en force, en beauté et en intelligence de l'être humain.

C'est alors, que nous préconisâmes la pratique de la gymnité intégrale, raisonnable et raisonnée, afin de redonner à chacun l'amour et le respect de son corps en même temps qu'elle débarrassait son esprit d'une certaine obsession sexuelle, due à une incompréhensible condamnation des organes nobles de la procréation auxquels nous devons la vie et nos qualités les plus essentielles.

Cette campagne a obtenu le succès que l'on sait, succès sans doute relatif, mais qui fit accepter la demi-nudité des plages ; en réalité elle transforma considérablement les mœurs et ce, c'est sûr, au bénéfice de la santé publique.

On juge communément de l'importance du mouvement gymnique sur le nombre des centres réservés à sa pratique et sur celui des adhérents qui les fréquentent. C'est là une erreur. En effet, le succès de notre mouvement réside en ce que, dans tous les pays, une très grande part de gens ne considèrent plus l'état de nudité totale comme immoral. Ces gens se sont débarrassés de cette fausse pudeur qui fut à l'origine de la condamnation des organes génitaux. C'est en cette transformation des mœurs, en cette pratique de la nudité familiale que réside le succès véritable de notre action bien plus qu'en la prolifération des centres gymniques et de la pratique en public de la nudité qui, ainsi que la demi-nudité des plages, surtout cette dernière, ne vont pas sans quelques inconvénients, les « nudistes » ou les « demi-nudistes » n'étant pas toujours animés par un idéal de perfectionnement humain, idéal indispensable pour tenir les individus dans le cadre d'une morale libre mais saine.

Depuis la dernière guerre et ses séquelles, un affaiblissement moral s'est produit dans tous les milieux, ce dont il est malheureusement aisé de se rendre compte dans tant

de domaines de l'activité sociale. Aussi n'est-il pas facile de réunir un très grand nombre d'adeptes gymniques recherchant sincèrement l'amélioration des trois plans de leur personnalité : physique, mental et sentimental.

La santé et la beauté ne s'acquièrent et ne se conservent que par l'observance de l'hygiène intégrale et la culture corporelle faite au grand air et à la lumière.

Photo Marton



Nous en avons fait la preuve flagrante à Vivre en ne publiant plus de nus intégraux. De ce fait nous avons perdu la moitié de nos lecteurs (1), de ces prétendus adeptes qui se souciaient fort peu de lire nos articles, mais beaucoup de contempler nos illustrations intégrales.

**

Les lecteurs qui continuent de nous suivre, les nouveaux qui viennent à nous, justement à cause de notre pondération et de l'extension de notre programme social, légitiment le maintien de notre revue. C'est ainsi qu'un magistrat nous écrit :

« Je saisis cette occasion de vous dire mon admiration pour la constance avec laquelle vous continuez à mener le bon combat.

Entre les incompréhensions de tant de gens que leur position devrait pourtant pourvoir de plus de discernement et les excès de quelques propagandistes trop emballés, la juste ligne n'est pas facile à tenir, mais vous y parvenez, et c'est ce dont on doit vous être reconnaissant ».

CHACUN, quelle que soit sa situation a des devoirs à remplir, d'abord envers soi-même, puis envers ses semblables.

C'est cette pensée qui nous guide car nous croyons fermement que nous faisons œuvre utile.

En des temps si troubles, si chaotiques, si fous et si tragiques, il est du devoir de chacun de joindre ses forces, si faibles soient-elles, à l'action de ceux qui luttent pour la sauvegarde de l'indépendance de l'être humain, pour la sauvegarde de ses droits naturels les plus légitimes, pour celle de sa spiritualité, en un mot pour la sauvegarde de sa dignité humaine.

Aussi importante que soit la pratique de la gymnité, elle n'est pas une panacée ; elle est surtout le symbole de l'homme libre, de l'homme qui doit vouloir redevenir le canon de la civilisation, de la vraie, de cette civilisation méditerranéenne spiritualiste faite de mesure et d'idéal, de cette civilisation de laquelle seule il peut espérer le bonheur et celui de ses enfants.

Ce sont là nos fermes convictions.

Aussi avons-nous jugé nécessaire d'étendre notre programme en adjoignant aux idées de VIVRE D'ABORD ! celles de notre ancienne revue VOULOIR : Paix. Travail. Santé.

**

Ce ne serait pas la peine que la Nature fasse de chaque individu un être « unique » pour que la société réduisit l'humanité à n'être qu'une collection de semblables.

JEAN ROSTAND

EN réalité, nous n'avons jamais changé de ligne de conduite, notre unique souci ayant toujours été d'aider nos lecteurs à se créer une forte personnalité en améliorant leur corps et leur esprit.

Ce faisant, nous avons conscience de contribuer à l'amélioration de la société qui ne vaut que par la qualité des citoyens qui la composent.

Le grand livre dans lequel nous lisons, celui dont nous nous inspirons et qui nous donne conscience de ce qu'est la vie réelle, la vie sage, est celui de la Nature, de la Nature qui est plus forte que la Science et qui, sur les ruines accumulées par la folie des hommes fera toujours renaître la vie dont les lois sont immuables.

(1) Mais ils sont remplacés par d'autres qui s'intéressent à l'ensemble de notre action.

LA NUDITÉ ET LA MORALE

par HENRI NADEL

Ex-conservateur du Musée

et de la Bibliothèque de Châlons-sur-Marne

(Suite des nos 68 et 69)

L'EXPLORATEUR de GIRONCOURT nous déclarait que les populations noires qui vont nues sont, en général, moralement supérieures à celles de l'Islam vêtues.

Paul Morand s'exprime de même dans les *Annales* (54) :

« Tous les coloniaux du bord conseillent de se méfier de l'indigène, s'il est habillé.

— Plus il a de vêtements, disent-ils, plus il est crapule.

Un missionnaire va encore plus loin :

— Plus les femmes ont le pagne long, moins elles sont vertueuses ».

De son côté, le D^r Felkin (55) dit des populations de l'Afrique centrale qu'il n'a nulle part constaté autant d'indécence que dans l'Ouganda, où tout adulte rencontré nu est puni de mort.

Est-ce là simple coïncidence ? Non, mais bien plutôt relation de *cause à effet*.

Alain Gerbault écrit que ses voyages lui ont permis de vérifier l'exactitude de cette loi, que la « moralité est en raison inverse de la surface du vêtement » (56).

« Des personnes pieuses ont cru rendre les sauvages pudiques en les habillant, dit Forel, elles ont produit l'effet contraire » (57). Pourquoi ?

Voilà longtemps que Pierre Charron a répondu : « C'est convier en embraser l'envie de voyr que cacher ». (58).

Les sauvages ne l'ignorent pas plus que les philosophes. Comme Herbert Ward s'étonnait de la nudité des femmes à Upoto (Congo) un chef lui fit remarquer que « cacher, c'est fournir un aliment à la curiosité » (59).

Aussi, chez de nombreuses tribus, n'a-t-on recours au vêtement que pour les danses érotiques.

C'est le cas notamment chez les Australiens.



Photo Vivre

Photographie prise au Sparta-Club dont le parc est un cadre harmonieux digne de la magnificence du corps humain.

« Les femmes australiennes, dit Grosse (60), qui vont généralement nues, portent un tablier de plumes quand elles exécutent des danses libertines, évidemment destinées à exciter le sentiment sexuel des assistants ».

De même quand les hommes se préparent pour le corroboree, ils revêtent de petits tabliers très étroits et brillamment décorés qui ne sont pas destinés à dissimuler les organes sexuels, mais au contraire à attirer sur eux l'attention (61).

Les Mincopies, indigènes des îles Andaman, vont également nus, mais quand ils exécutent des danses libertines, ils mettent comme tablier une large feuille (62).

N'est-ce pas une illustration du mot de Montaigne : « Il y a des choses que l'on cache pour les montrer » ?

Sans doute est-ce pour une raison analogue qu'en certaines régions, seules les prostituées sont vêtues (63).

Westermarck cite de nombreux ornements qui servent, chez les sauvages, à attirer l'attention sur les parties sexuelles. Il en conclut qu'à l'origine le vêtement n'eut pas pour objet de voiler le corps, mais de le rendre sexuellement plus attrayant.

« Là où tout le monde va nu, dit-il, la nudité est naturelle et ne surprend pas plus que ce que nous voyons tous les jours. Mais dès que l'on commença, homme ou femme, à porter une frange de couleur vive, de plumes bariolées, un collier de perles, quelques feuilles, un lambeau



Photo Louis Tremellat

Sur la plage du Jonquet (Var) ou des adeptes de la gymnité viennent chercher le repos, la santé et les joies multiples qu'offre la mer.

d'étoffe, un coquillage brillant, on se signala à l'attention de ses compagnons et le vêtement le plus pauvre devint le plus puissant aphrodisiaque ».

Un des premiers historiens du costume, R. de Spallart, constate de même : (64) « Dans un pays où le beau sexe est encore dans l'état de nature, il excite beaucoup moins de désirs que dans ceux où par l'art de la toilette, il sait en nous montrant ou nous cachant alternativement une partie de ses charmes, produire à son gré des impressions nouvelles et multipliées ».

On sait comment Anatole France, dans *l'île des Pingouins*, a illustré ce fait :

« C'est une chose d'une grande importance que d'habiller les pingouins. A présent, quand un pingouin désire une pingouine, il sait précisément ce qu'il désire, et ses convoitises sont bornées par une connaissance exacte de l'objet convoité. En ce moment sur la plage, deux ou trois couples de pingouins font l'amour au soleil. Voyez avec quelle simplicité : Personne n'y prend garde et ceux qui le font n'en semblent pas eux-mêmes excessivement occupés. Mais quand les pingouines seront voilées, le pingouin ne se rendra pas un compte aussi juste de ce qui l'attire vers elles. Ses désirs indéterminés se répandront en toutes sortes de rêves et d'illusions ; enfin, mon père, il connaîtra l'amour et ses folles douleurs. Et, pendant ce temps, les pingouines, baissant les yeux et pinçant les lèvres, vous prendront des airs de garder sous leurs voiles un trésor !... Quelle pitié !

« Le mal sera tolérable tant que ces peuples resteront rudes et pauvres ; mais attendez seulement un millier d'années et vous verrez de quelles armes redoutables vous aurez ceint, mon père, les filles d'Alca. Si vous le permettez, je puis vous en donner une idée par avance. J'ai quelques nippes dans cette caisse. Prenons au hasard une de ces pingouines dont les pingouins font si peu de cas, et habillons-la le moins mal que nous pourrons.

« En voici précirément une qui vient de notre côté. Elle n'est ni plus belle ni plus laide que les autres ; elle est jeune. Personne ne la regarde. Elle chemine indolemment sur la falaise, un doigt dans le nez et se grattant le dos jusqu'au jarret. Il ne vous échappe pas, mon père qu'elle a les épaules étroites, les seins lourds, le ventre gros et jaune, les jambes courtes. Ses genoux, qui tirent sur le rouge, grimacent à tous les pas qu'elle fait, et il semble qu'elle ait à chaque articulation des jambes une petite tête de singe. Ses pieds, épanouis et veineux, s'attachent au rocher par quatre doigts crochus, tandis que les gros orteils se dressent sur le chemin comme les têtes de deux serpents pleins de prudence. Elle se livre à la marche ; tous ses muscles sont intéressés à ce travail, et de ce que nous voyons fonctionner à découvert, nous prenons l'idée d'une machine à marcher, plutôt que d'une machine à faire l'amour, bien qu'elle soit visiblement l'une et l'autre et contienne en elle plusieurs mécanismes encore. Eh bien vénérable apôtre, vous allez voir ce que je vais vous en faire.

« A ces mots, le moine Magis atteint en trois bonds la femme pingouine, la soulève, l'emporte repliée sous son bras, la chevelure traînante, et la jette épouvantée aux pieds du saint homme Maël.

« Et tandis qu'elle pleure et le supplie de ne lui point faire de mal, il tire de son coffre une paire de sandales et lui ordonne de les chausser.

« Serrés dans les cordons de laine, ses pieds, fit-il observer au vieillard, en paraîtront plus petits. Les semelles, hautes de deux doigts, allongeront élégamment ses jambes et le faix qu'elles portent en sera magnifié.

« Tout en nouant ses chaussures, la pingouine jeta sur le coffre ouvert un regard curieux, et, voyant qu'il était plein de bijoux et de parures, elle sourit dans ses larmes.

« Le moine lui tordit les cheveux sur la nuque et les couronna d'un chapeau de fleurs. Il lui entoura les poignets de cercles d'or, et l'ayant fait mettre debout, il lui passa sous les seins et sur le ventre un large bandeau de lin, alléguant que la poitrine en concevrait une fierté nouvelle et que les flancs en seraient évidés pour la gloire des hanches.



Photo Brogi-Giraudon

Naples. Musée national. Vénus callipyge.

« Au moyen des épingles qu'il tirait une à une de sa bouche, il ajustait ce bandeau.

« — Vous pouvez serrer encore, fit la pingouine.

« Quand il eut avec beaucoup d'étude et de soin contenu de la sorte les parties molles du buste, il revêtit tout le corps d'une tunique rose, qui en suivait mollement les lignes.

« — Tombe-t-elle bien ? demanda la pingouine.

« Et, la taille fléchie, la tête de côté, le menton sur l'épaule, elle observait d'un regard attentif la façon de sa toilette.

« Magis lui ayant demandé si elle ne croyait pas que la robe fût un peu longue, elle répondit avec assurance que non, qu'elle la relèverait.

« Aussitôt, tirant de la main gauche sa jupe par derrière, elle la serra obliquement au-dessus des jarrets, prenant soin de découvrir à peine les talons. Puis elle s'éloigna à pas menus en balançant les hanches.

« Elle ne tournait pas la tête ; mais en passant près d'un ruisseau, elle s'y mira du coin de l'œil.

« Un pingouin, qui la rencontra d'aventure, s'arrêta surpris, et rebroussant chemin, se mit à la suivre. Comme elle longeait le rivage, des pingouins qui revenaient de la pêche s'approchèrent d'elle et, l'ayant contemplée, marchèrent sur sa trace. Ceux qui étaient couchés sur le sable se levèrent, et se joignirent aux autres.

« Sans interruption, à son approche, dévalaient des sentiers de la montagne, sortaient des fentes des rochers, émergeaient du fond des eaux, de nouveaux pingouins qui grossissaient le cortège. Et tous, hommes mûrs aux robustes épaules, à la poitrine velue, souples adolescents, vieillards secouant les plis nombreux de leur chair rose aux soies blanches, ou traînant leurs jambes plus maigres et plus sèches que le bâton de genévrier qui leur en faisait une troisième, se pressaient haletants, et ils exhalaient une âcre odeur et des souffles rauques. Cependant elle allait tranquille et semblait ne rien voir ».

Il y a en réalité deux sortes de vêtements : celui qui cache et celui qui suggère.

Le premier, seules le portent les religieuses et quelques vieilles femmes qui dissimulent des ruines sous un monceau d'étoffes.

« A mon âge, disait, vieillie, l'actrice Madeleine Brohan, on ne s'habille plus, on se couvre ».

Ainsi font celles qui ont renoncé à être aimées, soit par un sentiment religieux, soit pour raison d'âge.

Toutes les autres s'habillent, c'est-à-dire qu'elles se déshabillent : les deux mots sont synonymes.

Toute mode est un déshabillé, et non pas seulement la mode actuelle, comme le prétendent les censeurs du présent.

Il suffit pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur l'histoire du costume.

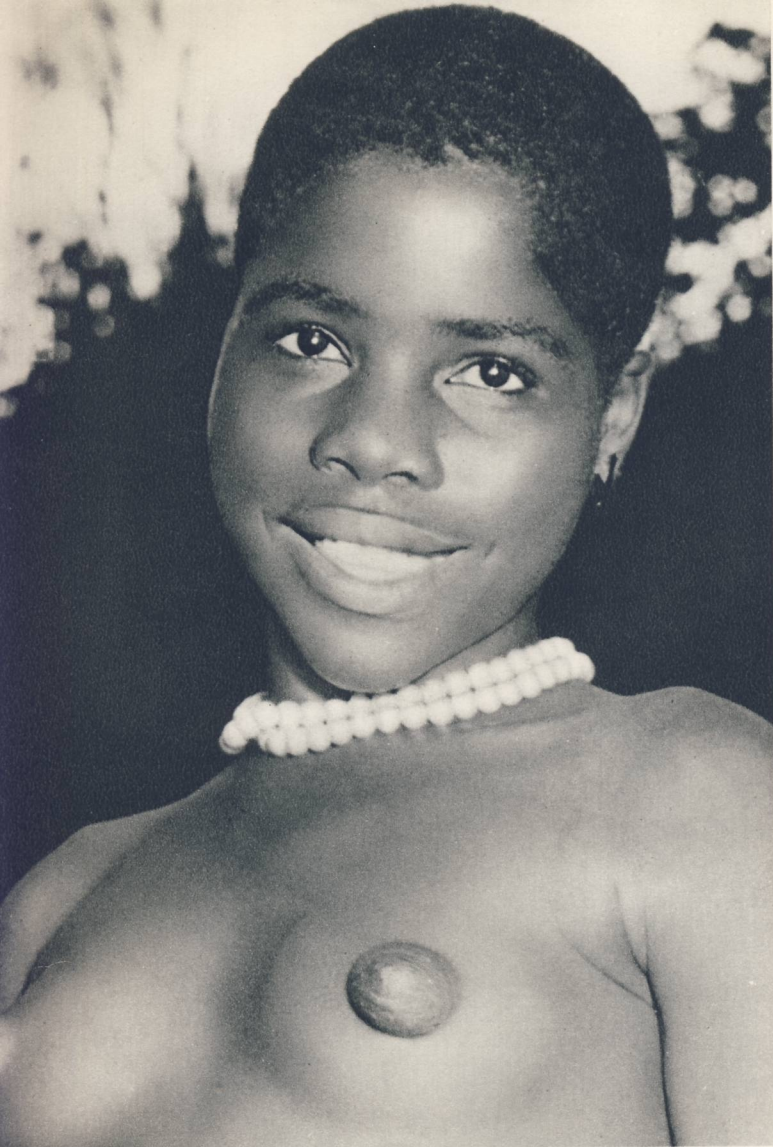
Déjà les Romaines recherchaient les étoffes transparentes, les tissus de Cos, que Varron appelait « vitream vestem », étoffe de verre.

Pline attribuait leur invention à une certaine Pamphile qu'il nomme, dit-il (65) « afin de ne pas la priver de la gloire d'avoir permis aux femmes d'étaler leur nudité tout en semblant la vêtir ».

Remarquons toutefois que, dans les civilisations antiques où le nu était de rencontre fréquente, les costumes masculins et féminins, également sobres, ne différaient guère les uns des autres.

Mais au fur et à mesure que la nudité devint plus rare, le costume se complique, et, selon le mot de Jules Lemaitre, il fut « de plus en plus expressif du sexe » (66).

« Le costume grec ou latin, dit le critique, est le même, dans son principe, pour l'homme et pour la femme. Il ne dissimule pas la différence des sexes, mais il ne s'attache pas à l'accentuer. La tunique n'est qu'une stola plus courte. Les habits des hommes se drapent aussi largement que ceux de leurs compagnes. Le vêtement est, pour l'un et l'autre sexe, flottant et décoratif ».



Jeune fille de la région de Kirotshe. (Nord-Kivu) Congo belge
 « C'est une chose de grande importance que d'habiller les pingouins »...
 et les êtres encore primitifs et de vouloir les « civiliser », les « occidentaliser », trop rapidement car il faut beaucoup de temps pour transformer une race

Au costume antique, Lemaître oppose celui de ses contemporains (1899) : « On a pris à tâche d'exagérer toutes les parties que la nature a faite plus saillantes dans le corps féminin : la poitrine, les hanches, la croupe et même, dans une mesure plus discrète, le ventre. Ce résultat a été surtout obtenu par une compression forcenée de la taille. Et des artifices de détail sont venus compléter ce premier artifice. On a augmenté le relief des contours par le corset et, suivant les temps, par les paniers et la tournure, ou au contraire, par le fourreau qui bride les cuisses.

Sans compter les manches à gigot qui amincissent encore la taille, et les hauts talons faits pour jeter le buste en avant et pour imposer aux mouvements du corps une gêne qui révèle mieux les formes. D'une façon générale, la femme a été à la fois considérablement amplifiée et coupée par le milieu.

Vous voyez les effets de cette division. L'unité du corps féminin étant rompue, on ne l'embrasse plus aussi facilement d'un seul regard ; mais nos yeux sont tour à tour attirés sur les deux parties qui le composent et, dans chaque partie, sur les proéminences ».

Sans doute, depuis 1900, la mode a changé. Elle n'attire plus les regards vers les seins ou les hanches, ce sont les jambes qui jouissent de ses faveurs, les jambes qui étaient cachées depuis des siècles et dont les bas de soie ont accru le pouvoir suggestif (67).

Ainsi tour à tour les diverses parties du corps sont soulignées par la mode, ou plutôt certaines d'entre elles, de préférence celles que les physiologistes nomment « les caractères sexuels secondaires ».

Les histoires du costume fourmillent de preuves à l'appui de cette loi (68).

Aux VIII^e et IX^e siècles, d'après un évangélaire de Munich, les femmes ne portent « qu'une robe ouverte en pointe sur le devant jusqu'à la ceinture ; et ouverte également sur les côtés, de la hanche aux aisselles ». Était-elle cousue du bas à la taille ou simplement croisée et retenue par la ceinture ? On n'en sait rien.

Naturellement, à cette époque barbare, pas de dessous, la chemise ne devenant d'usage courant que vers le milieu du XIV^e siècle.

C'était là un costume très simple qui avait le mérite de laisser le corps libre pour le travail, mais ses fentes semblent bien impliquer déjà une certaine coquetterie.

Au XII^e siècle, surtout depuis 1140, le costume féminin souligne les formes du corps. Le bリアud, fin et souple, moule la poitrine, les hanches et le ventre. Une double ceinture passant à la taille et suivant les plis de l'aine accuse davantage encore les reliefs.

Au XIII^e siècle, le plus brillant du moyen-âge, si le costume féminin est moins ajusté, il laisse cependant deviner l'apparence du corps. Il se rapproche ainsi du costume antique, et même du costume idéal, s'il est vrai, comme le prétend Robert de la Sizeranne que « le vêtement humain est esthétique dans la mesure où il est révélateur ».

Les moralistes auraient donc mauvaise grâce à blâmer l'habillement du XIII^e siècle, mais ils pourront reprocher aux femmes d'alors d'avoir mis à la mode le déhanchement. Sans doute ne trouveront pas grâce non plus devant leurs yeux ces fentes qui laissaient, selon le trouvère de Blois,

« La char apparoir au costé ».

Mais c'est au XIV^e siècle que l'art du déshabillé fit les plus grands progrès. Les femmes « cousues en leurs robes trop estraintes », dit le chevalier de la Tour Landry, doivent avoir la taille fine, les hanches très larges et le ventre proéminent.

Des coussinets d'ouate donnent l'ampleur désirable, cependant que le « bandeau », ou corset, fait son apparition. Il comprime la taille et soutient la gorge.

« Et si les seins elle a trop lourds

« Qu'un bandeau vienne à leurs secours ».

dit le *Roman de la Rose*.

La mode exige, en effet, une poitrine ferme, placée très haut, petite et d'une rondeur parfaite.

C'est alors que commence en Europe la coutume des décolletés.

(A suivre)

(64) Paul MORAND. *Paris-Tombouctou*. (Les Annales, I, XI, 1928).

(65) FELKIN. *Edinburgh Medical Journal*, cité par Havelock Ellis.

(66) GERBAULT. *Sur la route du retour*. (Grasset).

(67) FOREL. *Op. cit.*

(68) CHARRON. *De la sagesse*, I, 23.

(69) In Havelock ELLIS. *Op. cit.*

(60) GROSSE. *Les débats de l'art* (Alcan).

(61) Cf. SPENCER et GILLERR. *The Nothern Tribes of Central Africa*.

(62) Cf. GROSSE. *Op. cit.*

(63) Cf. Havelock ELLIS. *Op. cit.*

(64) R. de SPALLART. *Tableau historique des costumes*.

(65) PLINE. *Hist. nat.* XXII, 2.

(66) Jules LEMAITRE, *Les Contemporains*, VII. *Philosophie du costume contemporain*.

(67) Sans doute aussi l'habitude des sports, précurseurs du nudisme, a-t-elle simplifié le costume féminin. Il diffère moins qu'en 1900 du costume masculin.

(68) Cf. ENLART. *Le costume*. — QUICHERAT. *Histoire du costume*, etc.

AÉRON S AUSSI LES AMES

par LUCIEN LE FOYER

Ancien député de Paris - Vice-Président du Bureau international de la Paix
Président du Conseil national de la Paix (1)

Cet article, que nous extrayons de notre ancienne revue VOULOIR, est toujours d'actualité. Il démontre que sous la III^e République des hommes politiques de la valeur de M. Lucien Le Foyer savaient prévoir.

« Il faut insister, écrit l'auteur de cet article, auprès de l'opinion française en faveur de l'action individuelle ».

Prendre conscience de ses devoirs sociaux et agir en conséquence est toujours une nécessité. (N.D.L.R.)

Le fondateur de « Vivre » vient de créer la revue « Vouloir ». « Vivre » donne une plus grande place à l'hygiène physique et mentale. « Vouloir » s'attache au progrès intellectuel, moral et social.

Je félicite de grand cœur M. Kienné de Mongeot. Cette superposition des deux œuvres est un progrès. Il ne suffit pas de cultiver son corps pour que les vertus spirituelles apparaissent par surcroît, bien qu'on ait tendance à insinuer l'opinion contraire, depuis le règne des sports. Le développement du biceps ne s'accompagne pas nécessairement du développement de l'intelligence. La coopération sociale est un peu plus compliquée que la discipline du football. Si multiples soient les problèmes que soulève le ballon, rond ou ovale, les incidences et les répercussions des événements politiques sont encore plus abondantes. On peut tourner six jours sur une piste et étonner les écureuils, sans se voir investi du don de prononcer des avis plus autorisés sur les rapports internationaux et même sur la question sociale. « Le cerveau, formulait Victor Hugo dans son éblouissant « William Shakespeare », préface de la traduction écrite par son fils, voilà le souverain qu'il faut restaurer. La question sociale veut, aujourd'hui plus que jamais, être tournée du côté de la dignité humaine. Montrer à l'homme le but humain, améliorer l'intelligence d'abord, l'animal ensuite... tel est le devoir actuel, immédiat, urgent, des écrivains. »

Cette œuvre de salubrité morale est-elle différente du devoir de santé physique ? Non pas ! Ici et là il faut l'exercice des libertés légitimes et la pratique de la coopération consentie. Ici et là il faut chasser la misère, l'étiollement, la souffrance et l'ombre. Ici et là, il faut le soleil, la vie et la joie, « pénétrer de lumière la civilisation », dit le poète dans le même livre. Et ailleurs, il propose ce résumé magnifique : « *Aérons les âmes* »... Mot sublime, qui pourrait être l'exergue de « Vouloir ».

Pour développer la vie morale, intellectuelle et sociale, il est bon d'abord, de cultiver la volonté. La volonté est, pour ainsi parler, la transition entre la santé physique et le

progrès intellectuel. A l'époque présente, où les esprits sont volontiers obsédés par les notions de loi naturelle, d'évolution fatale, de matérialisme de l'histoire, de devoir impératif, nous sommes portés à méconnaître l'étendue et la puissance de la volonté. L'Eglise s'est fait une idée plus juste et psychologiquement mieux fondée de la plasticité des croyances humaines ; elle a insisté sur le pouvoir de la volonté, pour fonder sur elle la foi. Sans doute la volonté à laquelle l'Eglise fait appel se réduit-elle à la volonté d'obéir ; c'est une falsification de la volonté, qu'il convient

Lucien Le FOYER

Ancien député de Paris, Secrétaire général de la Délégation permanente des Sociétés françaises pour la Paix qui fut un des premiers membres de notre Comité de patronage.



(1) Décédé en octobre 1952.

d'écarter. Souvenons-nous seulement que les opinions collectives et les institutions sociales sont infiniment plus malléable et ductiles que la courte vue du commun des hommes ne l'imagine. Sachons comprendre que l'édifice des mobiles qui aboutit à la détermination, et prend le nom de volonté, peut être profondément modifié, d'abord dans ses éléments, ensuite dans les relations de ceux-ci, enfin dans leur résultante.

Oui, il faut vouloir. Mais que Vouloir ?

Nous répondrons dans ce journal : La Liberté. Le Peuple. La Paix.

★

La Liberté...

M. Kienné de Mongeot crée un mode d'expression sociale de sa pensée ; il organise son action libre, bravo ! Le rayonnement de la volonté émancipatrice, l'enseignement mutuel des citoyens, l'appel au consentement, la propagande pour les réformes, la révélation d'elles-mêmes aux bonnes volontés qui s'ignorent, la parole qui vivifie les tombes : « Lazare, lève-toi » — c'est la méthode éternelle des démocraties, que le monde moderne a marquée de son sceau. Enseignons à ceux que les travestissent et qui les trahissent la liberté et l'action. Mon action a pour base la liberté des autres et le pouvoir de la vérité. Si je ne croyais pas à la liberté des autres, à quoi bon leur parler ? En présence de la servitude acceptée, on ne pourrait observer qu'un morne silence. Au seuil de tout se pose la virtualité de l'avenir, c'est-à-dire la liberté.

Restituons un peu aux âmes déprimées et moutonnières, asservies par la récente guerre, la conscience de la liberté. Démasquons la médiocrité foncière de la dictature, fussent les imbéciles en demeurer ébahis... Les gens s'imaginent que le maître d'un peuple ou le maître d'un monde est nécessairement un homme supérieur ; et ils donnent comme compensation à l'abjection de la foule la consécration d'un génie... Aveuglement ridicule, erreur grossière. Le dictateur ne mérite nullement cet excès d'honneur, ni le peuple cette indignité. La vérité est tout autre. Il se démontre singulièrement plus facile d'être dictateur que d'être chef d'un gouvernement régulier, que d'être un président du conseil constitutionnel. Et pourquoi ? Mais précisément parce que la caractéristique de la dictature, c'est de rester quand elle devrait partir, c'est de n'avoir à tenir aucun compte ni de l'opinion du parlement, ni de l'opinion du peuple. Qui parle seul a aisément raison. Ce triomphe-là est à la portée de la première brute venue, pour peu qu'elle possède beaucoup de suffisance, allégée de toute délicatesse.

D'où naissent donc les dictatures ? Des circonstances. Le bouleversement d'une société aboutit à la régression simpliste, à la réduction à l'unité. Cette disposition est un effet naturel de la violence. Ainsi, quand le terrassier jette une pelletée de petites pierres, il y en a une qui va plus loin : affaire de place, de forme, de poids, et mystère du coup de pelle. Les dictateurs sont le produit de certains chocs internationaux ou sociaux ; ils constituent une industrie de guerre, ou le fruit de fin d'automne des révolutions. Rien de plus banal. Cela s'est vu partout, va de soi. Depuis la dernière guerre, nous avons observé ce phénomène, une ou plusieurs fois, au Portugal, en Espagne, en Turquie, en Russie, en Hongrie, en Pologne. Le dictateur aurait du génie ? Il serait « le meilleur » ? Constatez en lui un individu quelconque, une intelligence toute moyenne, munie seulement d'une rare absence de scrupules, une grande capacité d'égoïsme, un tranquille mépris de la justice et des autres ; et ce qui le choisit, parmi tant de ses semblables, c'est le hasard d'une succession de circonstances. On remarque, après coup, dans les loteries, un numéro qui devient dictateur. C'est une nécessité, je l'avoue, que ce numéro soit dans le sac, c'est-à-dire que son succès soit possible ; mais ce n'est pas, je vous l'assure, son génie qui le fait vaincre...

Le triomphant que sort des coups et contre-coups de la violence n'est pas une unité plus exceptionnelle que le numéro qui sort du hasard ou l'élu qui sort des urnes. Ce qui fait le dictateur, c'est la bêtise et c'est la peur dont s'inspirent les foules aux époques de trouble social, comme c'est l'enjeu et la roulette qui font le gagnant, comme c'est



— Et la bataille de Verdun ! Croyez-vous, quelle belle époque !

— Vous y étiez ?

— Non, mais j'ai fourni une grande partie des munitions.

la consultation et le suffrage qui font l'élu. Le dictateur, le gagnant, l'élu, sont des effets, non des causes, des bénéficiaires, non des auteurs... Plus tard, des renversements d'optique s'instituent, qui sont illusions ou mensonges : On confond l'effet et la cause ; et on attribue à la cause prétendue une importance proportionnelle à l'ampleur des événements. C'est ainsi que toute catastrophe qui se produit est vite considérée comme ayant toujours été inévitable ; on la couronne d'un caractère de fatalité ; il paraît impossible qu'un régime où tout le monde obéit, où tout le monde est contraint d'obéir, ne soit pas dû au génie d'un homme. On se persuade que le profiteuse a créé le printemps qui le fait fleurir. On devient convaincu que Bonaparte a changé les destins, par un coup de volonté supérieure, au 18 Brumaire. On néglige Sieyès, Lucien, frère et président, et le Conseil des Anciens, surtout, qui avait transféré les assemblées à Saint-Cloud, et remis précisément à Bonaparte le commandement des forces militaires.

Et, une fois la dictature instituée par les événements, et le dictateur, quel qu'il soit, choisi par les à-coups et les hasard, la chose devient de plus en plus simple : On continue. Le genre a ses lois. Celles-ci demeurent constantes autant que rudimentaires : La violence et la tyrannie exigent, pour subsister, la violence et la tyrannie. Le dictateur échappe ou n'échappe pas aux attentats. Il fait plus ou moins la guerre, et la guerre tourne plus ou moins mal. Et cela dure, jusqu'à ce que cela craque... Car la dictature s'écroule toujours...

Voilà la vérité toute nue... Ne saurons-nous pas inspirer à l'opinion publique, dans ce pays comme dans les autres, le mépris de la dictature, l'admiration de la liberté ? N'admettra-t-on pas comme une évidence première qu'il est beaucoup moins génial et beaucoup plus aisé de ne pas donner sa démission devant le mécontentement du parlement ou du peuple que d'accepter l'éventualité d'avoir à la donner, de rejeter toute règle que de se soumettre à des principes, de se contenter de son bon plaisir ou de l'appui fanatique d'un petit nombre de privilégiés que de satisfaire

tout le monde?... En vérité, pour résoudre cette question, il suffit d'y réfléchir, il suffit même de la poser...

Autant que la liberté, enseignons l'action. La liberté vaut principalement par l'usage qu'on en fait, et l'action n'est pas nécessairement grégaire. L'action est d'autant plus féconde qu'elle naît de l'initiative de chacun: il faut insister auprès de l'opinion française en faveur de l'action individuelle. Vieille nation monarchique, nous sommes habitués à obéir: nos initiatives se sont accoutumées à critiquer et à penser, non à agir. Les Français sont de bons soldats, qui vont fort loin quand on les commande, mais dont l'audace spontanée passe difficilement du domaine de la pensée sur le terrain de l'exécution. Marcher en corps est leur façon de marcher. Quand ils sont seuls, ils regardent, rêvent ou jouissent. Au recto ce sont des intellectuels, au verso ce sont seulement des militaires. Ils n'ont guère le goût de la création achevée. Sachons les en munir.

★

Le Peuple...

« Travailler au peuple, assurait aussi le poète-prophète, ceci est la grande urgence. L'âme humaine a plus besoin encore d'idéal que de réel... 1830 a ouvert un débat, littéraire à la surface, social et humain au fond. Le moment est venu de conclure. Nous concluons à une littérature ayant ce but: le peuple. »

Et le plus puissant des artistes sculptait en traits inoubliables cette splendide figure de proue: « Ah! esprits! soyez utiles! servez à quelque chose. Ne faites point les dégoûtés quand il s'agit d'être efficaces et bons. L'art pour l'art peut être beau encore. Rêver la rêverie est bien, rêver l'utopie est mieux. Ah! il vous faut du songe? Et bien, songez l'homme meilleur. Vous voulez du rêve? En voici: l'idéal ».

A ces formules qui arborent les vertus mêmes de la lumière — clarté et vie — je ne saurais m'accorder la licence d'ajouter un seul mot... Pourtant, je dois signaler, parce qu'il s'impose plus violemment encore aujourd'hui qu'il y a cinquante ans ou un siècle, le contraste entre le monde physique et le monde moral, entre ces deux spectacles qui nous saisissent: les découvertes matérielles et les régressions spirituelles; d'un côté, les inventions multiples, sans portée morale profonde, dont nous dote la science, de l'autre, le besoin absolu de certains progrès moraux et sociaux essentiels, dont la carence, à l'heure où nous sommes, laisse la civilisation suspendue sur l'abîme...

Que de découvertes dans le monde physique! Téléphone, T. S. F., cinéma, aviation! Mais ces découvertes sont secondaires, ou puérides, ou funestes. On échange des renseignements; on se gave du mélange confus des faits, sans principe de choix entre le bien et le mal; on regarde, comme les enfants, passer ou remuer des images; on s'amuse en écoutant des chansons; on transporte rapidement d'un point à un autre des objets agréables ou superflus, et on se propose de répandre, aux heures décisives, sur les centres vitaux des peuples, d'épouvantables fléaux... Progrès tantôt appréciables, ou charmants, mais simple modalité d'expression sans influence sur les ressorts du monde, et si relatifs qu'ils en deviennent, par comparaison, dérisoires, tantôt pernicieux et mortels. Mais les progrès vraiment utiles, les progrès dans le domaine moral et mental, les progrès réformateurs des actes, les progrès qui subsistent le bien au mal, sont presque nuls, demeurent négligés, voire même méprisés. Qu'importe qu'on promène une futilité en voiture ou en wagon, en auto ou en avion, sur l'écran ou dans l'espace! Les seuls progrès sont ceux qui défendent mieux la vie.

Affirmons donc la nécessité du progrès de l'esprit, la valeur incomparable des acquisitions de la vérité, le besoin vital de découvertes dans le domaine de la bonté, l'urgence de sentiments supérieurs, d'innovations psychologiques, assurant le respect de la vie, fondant la religion du bonheur. Créant les mœurs enfin bienfaisantes, et, pour qu'elles y trouvent appui, réclamons des institutions nouvelles. Publiions intrépidement nos exigences. Ne redoutons ni les maximes absolues, ni les formules populaires. L'Évangile subsiste, dans sa simplicité et sa lumière, après tant de bouleversements et de violences, de guerres et de destructions, et, comme l'a souligné, en un beau vers, Jean Aicard, « l'Évangile est un

livre et ne fut qu'un discours ». Modifions profondément certains des principes sur lesquels repose — ou plutôt agonise — la société. Le véritable progrès social consiste à substituer des équations de justice à des équations d'iniquité. Avant Beccaris, on pensait, on disait: La « question », par le moyen de la torture, c'est l'exercice même de la justice. Beccaris pense et dit: La « question », la torture, c'est l'institution même de la barbarie. L'ancien régime jugeait: Monarchie absolue égale droit divin. Les philosophes et la Révolution estiment: Monarchie absolue égale usurpation et tyrannie. La féodalité énonçait: Sur les privilèges se fonde l'ordre social. La démocratie apporte les balances nouvelles et pèse: Les privilèges introduisent le désordre social. Hier, on liait ces deux idées: La femme a pour devoir l'obéissance. Aujourd'hui, on rédige: La femme a droit à la liberté. Hier, toutes les puissances sociales s'unissaient pour cette assertion: La guerre est l'accomplissement de l'obligation de la défense nationale. Aujourd'hui, on commence à assembler ces évidences lumineuses: la guerre est un crime, et un crime contre la défense nationale, comme un crime contre l'humanité.

★

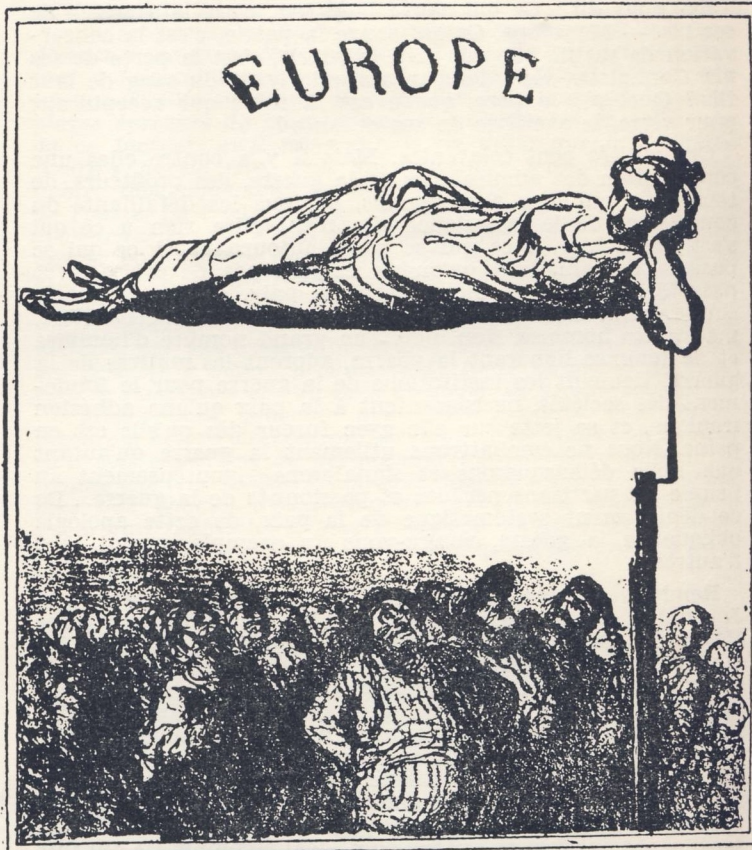
La Paix...

Cette conclusion capitale, qui appelle des développements pathétiques et nécessairement, je ne veux que l'indiquer brièvement. Je me garde de répéter ce qui a déjà été dit d'excellent sur le sujet ici même; je voudrais encore moins gêner ce qu'on viendra en dire encore. Voici seulement quelques traits essentiels.

D'abord cette œuvre est la plus urgente. Tout nous presse. La guerre nous guette. Voyez: Il suffit que l'Allemagne et l'Autriche annoncent l'intention d'abolir leurs frontières douanières, en conviant les autres nations à se joindre à

1861 - 1960

Rien de changé depuis un siècle et malgré d'effroyables leçons, malgré un avenir inquiétant, le continent européen, berceau de la civilisation, reste divisé devant les menaces de l'Est.



elles, pour que nos nationalistes, loin de se borner à la défense de nos intérêts nationaux, enveniment les divergences, incriminent M. Aristide Briand et la politique de paix, nous fassent respirer une atmosphère de guerre... C'est à nous, Pacifistes, à monter la garde autour de la paix, à jeter, aux moments de crise, le cri militaire ; Qui vive ? C'est la guerre qui vient. Halte !... Passez au large !

Luttons contre la guerre ! N'acceptons pas de nous leurrer de cette maxime, trop aisément satisfaite : « La vérité triomphe toujours »... Nous ne pouvons admettre que la vérité, la paix, la justice triomphe sur des tombes. Nous ne pouvons nous contenter de cette tardive et triste maturation du bien qui ne s'épanouit que dans le regret des hommes. C'est à leur saison et en temps utile que la vérité, la paix, la justice doivent fructifier, ayant fleuri. Les abus meurtriers, les routines sanglantes, les tyrannies hypocrites, n'éprouvent aucun embarras à honorer la vérité confessée trop tard, la paix au lendemain de la guerre, la justice rétrospective après la condamnation de l'iniquité. On s'incline volontiers très bas, — comme on dit —, devant les morts : on sait qu'ils ne reviendront pas. Nous ne trouvons, quant à nous, aucun intérêt aux regrets officiels, ni au chapeau bas des honneurs posthumes. Ce qu'il nous faut, c'est le triomphe du bien, de la justice, de la paix, de la vérité, dans la vie.

Nous devons, pour faire vite, parler clair, mettre les choses au soleil. Le nudisme s'impose particulièrement en matière de vérité. Les arguments des fauteurs masqués de la guerre se réduisent à quelques sophismes entérinés par l'habitude ; dissipons-les au choc de quelques nettes vérités.

On nous dit : La victoire est une affaire de vie ou de mort. — Nous répondons : Mensonges. L'affaire de vie ou de mort, c'est la paix ou la guerre.

On nous dit : Si tu veux la paix, prépare la guerre. Si tu prépares la guerre, tu auras la guerre.

On nous dit : Pour que les hommes vivent en paix, il faudrait changer la nature humaine — Nous répondons : Mensonges. Les hommes, qu'on pousse à la guerre hors des frontières, vivent en paix à l'intérieur des frontières, dans tous les pays, à l'abri des lois, réglant leurs différends au moyen de la justice sanctionnée par la police. Il suffit d'appliquer à tous ce qui existe chez tous.

On nous dit : Ce qui sauve la patrie, c'est le sacrifice de ses fils. — Mensonge. Ce qui sauve la patrie, c'est la conservation de ses fils. Ce qui perd la patrie, c'est la perte de ses fils. Connaissez-vous des parents qui vivent du sang de leur fils ? Quel est le père, quelle est la mère qui accepterait, pour vivre, le sacrifice de ses enfants ?

Ces vérités sont éclatantes. Mais il y a contre elles une conspiration des admirateurs de la guerre, des profiteurs, de tous ceux qui leur sont vendus, de tous les défaillants du courage et de la conscience. On n'entendra rien à ce qui s'est passé hier, à ce qui se passe aujourd'hui, à ce qui se passera demain, tant qu'on ne cessera pas de croire, avec naïveté, que tout le monde veut la paix, et que la guerre éclate par la faute d'on ne sait quel hasard incompréhensible, malgré les hommes. Non, non — un grand nombre d'hommes et de femmes honorent la guerre, adorent les maîtres de la guerre, tiennent les institutions de la guerre pour le fondement des sociétés, ne consentent à la paix qu'une adhésion ironique, et se jette sur elle avec fureur dès qu'elle est en peine. Nous ne combattons utilement la guerre qu'autant que nous démasquons et signalerons vigoureusement au peuple les partisans perfides et passionnés de la guerre... De ce dénigrement systématique de la paix, de cette apologie oblique de la guerre, voulez-vous un exemple, parmi tant d'autres ?

Rendant compte, il y a quelques semaines, dans « le Journal », de la belle pièce de M. Paul Vialar, « Les Hommes », M. G. de Fawlowski s'efforçait de masquer les conclusions pacifistes de l'auteur sous ce commentaire insidieux : « On oublie trop que la guerre n'est pas un accident inhumain, comme on affecte de le croire, mais au contraire la condition normale de l'animal homme retombé à l'état primitif. C'est la civilisation, notre pauvre et fragile civilisation, qui représente l'artificiel merveilleux, l'art péniblement élaboré de la vie ». Et encore : « Ce qui donne tout son prestige à la guerre, c'est la façon dont elle exalte tous les sentiments, les groupe autour d'un idéal commun. Ce qui fait

la tristesse et l'infériorité de la paix, c'est que notre civilisation n'est pas encore capable de fournir à l'homme un idéal de paix d'une puissance équivalente. Cela est si vrai qu'une nation vaincue qui a un idéal de revanche est encore supérieure à une nation victorieuse, désormais sans but, car la souffrance seule est réellement créatrice »... Voilà comment un grand journal, qui n'accueillerait pas un article disant la vérité sur la paix, et un lettré, qui se croit perspicace et fin, insinuent, à l'occasion d'une œuvre dramatique dédiée à la douleur et à la réconciliation humaines, des allégations en l'honneur de la guerre et contre la paix...

Contre-vérités éclatantes ! L'ethnographie enseigne que, s'il y a des tribus guerrières, la grande majorité des peuplades primitives est pacifique. L'histoire naturelle enseigne que, s'il y a des races animales qui pratiquent occasionnellement la guerre, l'immense majorité des espèces ne tue que sous l'empire du besoin immédiat de la faim, pour vivre, mais non, pour dominer ni pour tuer. Qui conteste la lutte individuelle ? Mais, précisément, les thuriféraires de la guerre se gardent bien de prôner le meurtre individuel ou le vol individuel, qui seuls rappellent la concurrence animale, les violences du besoin, la lutte pour la vie. Ce qu'ils excusent ou encensent, selon qu'ils sont des complaisants ou des fanatiques de la force, c'est la guerre d'Etat à Etat, la guerre nationale, la guerre pour l'hégémonie, pour la victoire... L'évidente vérité, c'est, contrairement à la théorie imaginée par le critique dramatique du *Journal*, le caractère essentiellement artificiel de la guerre, produit absurde et ruineux d'une odieuse machination et d'un immense machinisme, systématiquement préparée, minutieusement étudiée, alimentée par les fabriques d'armes, par la conscription, par les exercices militaires, par des budgets formidables, par les sanctions terribles de la loi, par les objurgations des orateurs officiels, des académies, des professeurs, des journaux et des religions. L'heure venue des hostilités, comme on sait fort bien que c'est la paix qui est naturelle et que la guerre ne peut vivre que d'une excitation factice, on l'encadre avec les gendarmes, les cours martiales et les revolvers des officiers en serre-file... Non ! la guerre n'est pas naturelle ! C'est un délire, dont les phases sont d'abord froidement calculées, puis déclenchées conformément à un programme, poussé et entretenu au paroxysme... Le jour où on cesserait de vouloir, où on s'arrêterait de préparer et de fabriquer la guerre, elle s'évanouirait...

Quoi ! on ose affirmer aussi que la paix est « triste et inférieure » ! Ce qui signifie par préterition, que la guerre est joyeuse et supérieure ! Quoi ! on proclame l'excellence de la préparation de la guerre avec un « idéal de revanche » ! Et on insinue qu'une nation victorieuse est désormais sans but « car la souffrance seule est réellement créatrice » ! Scandaleuse et abominable doctrine, qui ne donne à l'homme que la guerre pour idéal, qui méconnaît intentionnellement toutes les floraisons de la paix, qui ne veut pas voir que c'est la vie qui crée, et qui n'attribue la réalité créatrice qu'à la souffrance et à la mort !

Aidons le grand souffle de la vérité, aidons la puissance immanente de la vie à dissiper tous ces miasmes morbides. tous ces monstrueux mensonges.

AVIS A NOS ABONNÉS

Malgré son important tirage, les numéros de notre revue, tous sans exception, sont très rapidement épuisés. VIVRE D'ABOR ! étant une revue de collection, certains de nos lecteurs ou abonnés nous réclament les exemplaires qui leur font défaut. Il est rare que nous puissions leur donner satisfaction. En conséquence, nous conseillons très vivement à nos fidèles abonnés de nous faire part de leur désir de continuer à recevoir notre revue dès que nous les avisons de la fin de leur abonnement.

Ne pas omettre de nous faire parvenir la somme de cinquante centimes pour tout changement d'adresse.

EUGÉNISME & GÉNÉTIQUE

CONTRE LE « LIBRE-ÉCHANGE » DES CARESSES



par MARCEL HERVIEU

Carrel a écrit quelque part : « Aucun être humain n'a le droit d'apporter à un autre être humain une vie de misère. Et encore moins de procréer des enfants destinés au malheur. » Or, la science médicale, en partant des meilleures intentions, s'est faite l'auxiliaire des mauvais géniteurs. Répétons-le — il sied de le dire et redire, d'avoir le courage d'y insister, fussent les sauveteurs abusifs pousser des cris d'orfraie : — s'il n'est que justice d'enregistrer l'efficacité de la lutte massive entreprise dans les hôpitaux et les services de pédiatrie contre la mortinatalité et la mortalité précoce, en revanche nous contestons franchement pour notre part, et son intérêt et sa légitimité. Dans la réalité, les microbes pathogènes (en particulier ceux de la gastro-entérite), qui fauchent tant de bébés dans la première année de leur âge, ne détruisent qu'une infime minorité d'organismes sains ; ils ont l'avantage, cruel peut-être, mais évident, de nous débarrasser des débiles, mals armés pour la vie, qui eussent fait, en tout état de cause, des non-valeurs.

Après avoir soutenu le bien-fondé de ces « éliminatoires » sévères, mais conforme à la nature, nous nous sentirons à l'aise pour apporter notre adhésion — et il n'y a là nulle contradiction : c'est un correctif logique — au combat parallèle engagé contre la stérilité involontaire, laquelle atteint, si nous nous en référons aux approximations de la statistique, environ 10 pour 100 des couples formant la société moderne. Les mesures prises dans ce sens doivent provoquer la venue au monde d'enfants très désirés, qui, comme tels, naîtront dans une ambiance de choix et sont assurés de conditions d'élevage tout spécialement favorables.

Ceci n'est d'ailleurs qu'un paragraphe du code, encore dans sa fleur mais si prometteur, de l'engendrement scientifique et rationnel, seul capable d'assurer notre rénovation physique et psychique ; car « la civilisation étant un facteur de dégénérescence, l'expansion de l'eugénique doit être le corollaire du développement de cette civilisation » (Dr von Verschuer)

La pierre angulaire de cette œuvre grandiose ne fut posée qu'en 1942 : c'est le certificat prénuptial obligatoire. Les hygiénistes ont mis le temps de la réflexion ; sait-on que, déjà sous Louis-Philippe, avait été déposée une proposition de loi, ayant pour auteur le comte Duchaffault, et appuyée par Lamartine, Thiers et Arago, qui tendait à « interdire le mariage aux syphilitiques, scrofuleux, poitrinaires et infirmes » ?

Broca avait génialement entrevu l'eugénisme et les conséquences incalculables de l'application de ses lois : « La sélection sexuelle pourrait devenir l'agent le plus puissant de perfectionnement de la race, car de la conjonction des êtres bien doués naissent des êtres bien doués eux-mêmes. Si ces unions assorties étaient assez nombreuses pour que leurs produits ne fussent pas absorbés dans la masse, la sélection sociale donnerait bientôt une prépondérance numérique croissante aux natures d'élite, qui ne sont aujourd'hui que des exceptions ».

Où le dirigisme va-t-il se nicher ? grommeleront les partisans du libre-échange des caresses, égoïstement portés à cueillir l'heure qui passe, sans se soucier de valoriser le fruit de leurs effusions... Ceux-là oublient trop que leur agréable « solitude à deux » aura fait, dans neuf mois, ménage à trois, en y incorporant le poupon ; et que chaque apparition sur terre d'un nouvel être pose un point d'interrogation, allonge une ombre portée sur l'avenir. Entendez la voix de Schopenhauer : « Le but des intrigues d'amour a réelle-

ment plus d'importance que tous les desseins que peut se proposer l'homme. En effet, il ne s'agit de rien moins que de la composition de la génération suivante... Il n'est pas question ici seulement du bonheur ou du malheur de l'individu : ce qui est en cause, c'est le bonheur ou le malheur de la race humaine ».

Ceux-mêmes qui affectent de traiter légèrement la fatalité des transmissions héréditaires n'ignorent pas néanmoins les responsabilités morales qu'ils encourent, en risquant de perpétuer imperfections ou difformités congénitales. Inutile d'en faire des redites : il est préférable d'attirer l'attention sur des possibilités de legs pathologiques beaucoup moins connus, infiniment plus énigmatiques, et dont certains n'ont été mis en relief que par les toutes dernières découvertes de la biologie.

RHESUS, FACTEUR BIZARRE ...

Au premier rang de ces troublantes révélations, figure le mystérieux « signe Rhésus ». Sa prise en considération est d'autant plus opportune que les meilleurs procréateurs — ceux dont la bonne volonté « eugéniste » n'est pas niée — sont fort incapables de soupçonner les contre-indications qu'il suscite. (Je ne sache pas, au demeurant, que l'examen prénuptial, tel qu'il est actuellement pratiqué, tienne compte de cette donnée, et en fasse un test ; il y a là une lacune qu'il importerait de combler).

Qu'est-ce que ce Rhésus ? Essentiellement, — et indépendamment de toute tare ou carence d'époux qui peuvent être tout à fait sains et normaux par ailleurs —, il définit une incompatibilité sanguine. Sans entrer dans le détail des complexes épreuves de laboratoire qui président à la recherche de ce facteur, qu'il nous suffise de noter que le « Rhésus positif » décelé chez l'un des conjoints n'est point conciliable, biologiquement parlant, avec le « Rhésus négatif » de l'autre. La traduction de ce conflit entre globules sera le déclenchement du « mal hémolytique familial », qui s'installe dès la constitution du fœtus, pour éclater tragiquement à la naissance ; le nouveau-né présente alors des troubles morbides, voire mortels : anémie et ictère graves... Le petit souffre-douleur des Rhésus antagonistes ne sera sauvé que de justesse, par une exsanguino-transfusion d'urgence, opération qui consiste à vider l'organisme de toute sa masse de sang, pour le remplacer par du sang étranger, de groupe idoine.

Mieux vaut prévenir que guérir : plutôt que d'avoir recours à cette intervention héroïque et aléatoire, on conçoit qu'il soit expédient de déconseiller l'union entre homme et femme que leur Rhésus réciproque dissocie a priori ! D'autant plus que chacun d'eux, dont le produit, en collaboration, s'avérerait rédhibitoire, peut trouver, dans un autre mariage, le conjoint complémentaire, qui lui donnera des enfants dans la norme.

FAUT-IL LAISSER « CHANTER LA BRISE »

Autre problème préoccupant pour la génétique : la consanguinité. Que de préjugés, encore, courent à ce propos la campagne et la ville ! Nous avons là-dessus bien des confidences angoissées ; le leitmotiv sentimental de nos correspondants — et surtout, des correspondantes — semble, le plus souvent, une paraphrase du vieux refrain :

« J'écoutais chanter la brise
Avec mon petit cousin... »

Devons-nous, ou non, laisser la brise se renforcer, jusqu'à souffler en tempête ? « Levez-vous, orages désirés ! » clamait

Chateaubriand. Mais l' « orage de la passion » n'est-il pas précisément indésirable, entre personnages déjà unis par un lien de famille, à un degré assez proche ? Et les intéressés, de s'interroger — et de nous interroger avec inquiétude : « N'y a-t-il point à craindre de sérieuses conséquences pour la descendance d'individus du même sang » (... expression qui ne signifie pas grand-chose, soit dit en parenthèse, la parenté n'entraînant nullement la ressemblance des sangs ; le sang, lui, n'intervient que dans l'hérédité) Mais laissons cette petite querelle de mots pour en venir au principal.

Carrel, déjà nommé ; Carrel, pourtant si compréhensif dans nombre de conjonctures, croit devoir — exagérément, à notre avis — opposer une fin de non-recevoir catégorique aux projets d'union entre cousins germains (acte essentiellement répréhensible, souligne-t-il). Ce bon catholique se montre de la sorte plus intolérant que Notre Mère l'Église elle-même, laquelle n'hésite pas, le cas échéant, à accorder les dispenses nécessaires ; cependant que la plus haute sommité laïque — le président de la République — est habilitée aussi à lever diverses prohibitions qui frappent légalement des alliés de la ligne collatérale...

Une certaine incertitude règne donc dans l'application des défenses, qui s'appuient, plus ou moins solidement, sur des arguments moraux, psychologiques et biologiques. Il serait opportun de mettre de l'ordre dans ce qui peut prêter à confusion, sinon à contradictions.

À l'aube des civilisations, les collectivités régionales ne connaissaient guère qu'une modalité de perpétuation : l'endogamie ; ce qui signifie que les membres d'une horde, d'une tribu, d'un hameau s'unissaient au sein de leur petit groupe (sans que pour cela il y ait forcément consanguinité, au moins proche). Les limites étroites de cette reproduction donnaient lieu, il faut le reconnaître, à des déboires congénitaux.

Dans un village alpestre de l'Isère, établi très à l'écart, on constata (au XVIII^e siècle) que tous les habitants étaient affligés d'un sixième doigt, implanté aux mains et aux pieds.

Aux environs d'Orthez, une minorité de protestants perdus au milieu de populations catholiques n'avaient, depuis la Réforme, d'autre ressource matrimoniale que le conjugo entre coréligionnaires ; le résultat à longue échéance, fut une production massive d'épileptiques — si bien que, dans la région, épileptique devint synonyme de calviniste...

Au siècle suivant, la facilitation des transports routiers, puis ferroviaires, provoqua de puissants courants d'échanges. L'interpénétration économique et sociale qui en découla eut pour effet de substituer à l'endogamie son contraire, l'exogamie. Les mariages interrégionaux allèrent se multipliant ; et ce fut la résorption, l'élimination des inconviénients et anomalies sus-mentionnés...

Mais attention ! le constat de ce phénomène n'apporte aucune justification aux on-dit de commères, qui tendraient à accréder la légende du mariage consanguin pourvoyeur d'hôpitaux, d'hospices et d'asiles, générateur de lignées de sourds-muets, d'aveugles, d'idiots, etc. Les lumières de la génétique vont éclairer méandres et recoins de ce problème — et calmer, au moins partiellement, les alarmes.

Faisons cette remarque préliminaire, qui ne porte plus seulement sur de faibles groupes ethniques, mais sur une race tout entière : la race juive. Celle-ci, par suite de la malédiction et de la réprobation qui, depuis tant de siècles, pèsent sur elle, fut contrainte de perpétuer bien souvent sur le mode endogamique. Avouons qu'elle ne s'en porte pas plus mal ! Ses alliances consanguines ne l'ont point empêchée de se conserver forte et vivace.

Entrons maintenant dans le vif du sujet, en nous appliquant aux études et expériences de nos modernes généticiens.

Le récent congrès des Assises de la Médecine, auquel participèrent de nombreux praticiens ruraux, se vit saisir d'une foule d'observations, portant sur huit cents familles dans des bourgades où des unions consanguines sont si fréquentes que les habitants, presque tous homonymes par parenté, ne se désignent entre eux que par des sobriquets. Conclusion, nette et précise : la consanguinité agit comme « une hérédité renforcée ». Elle est incapable de créer des tares — ni d'ailleurs, des qualités — ; mais elle exalte les unes et les autres, quand elles existent ; elle les porte à leur plus haute puissance.

Cette notion vient confirmer la prescience de Lacasagne et de Bertillon.

Le premier déclarait : « Ce n'est pas la consanguinité qui est saine ou morbide, c'est le terrain sur lequel elle se



Dessin de Poulbot. (« L'Assiette au beurre », 1905)

— Et maintenant, fais-moi voir la tienne!...
Curiosité malsaine et inconnue des enfants accoutumés à la nudité intégrale.

produit. Il y a une consanguinité de milieu social sain et une consanguinité dans un milieu social pathologique ».

Et le second : « La consanguinité est une pierre de touche signalant tout de suite certaines impuretés d'un sang qui, sans cette épreuve redoutable, pourrait, par une sorte de diffusion, les entraîner dans la masse sociale ; tandis que les familles indemmes de ces vices retrempent, doublent au contraire, dans la consanguinité, leur résistance, leur vertu, et se sentent plus fécondes, plus saines que jamais ».

DE LA BETTERAVE AU PARADIS DE MAHOMET

Au reste, si le mode de reproduction d'individus proches par le sang ou la famille, s'avérait typiquement maléfique, il y a beau temps que les éleveurs et les agronomes (car la pratique a cours pour le règne végétal comme pour le règne animal) l'auraient définitivement abandonné.

Mais l'homme n'est pas une betterave, ni la femme, une jument ! Sans doute sied-il, pour ce qui concerne la race humaine, de s'arrêter en chemin ; ce que ne surent pas faire toujours nos lointains aïeux...

Le Prophète de la Mecque, tout en proscrivant les unions consanguines, cherchait des accommodements avec le ciel — et avec le Coran, dont l'ange Gabriel était censé lui apporter les versets. « Si le fait est cependant accompli, Allah sera indulgent »... C'est qu'il avait un besoin tout personnel de la miséricorde suprême, lui qui ne fit point mystère des caresses spéciales prodiguées à sa fille Fat'ime, et dont le détail circonstancié nous a été transmis par la traduction latine : « ...osculor eam et ingero linguam meam in os ejus ». Le Paradis de Mahomet comportait, on le voit, des extases plus familiales que divines...

L'appartenance à la « ligne directe » ne retenait pas non plus les Pharaons, qui transmettaient volontiers la vie de

frère à sœur, et, ce faisant, obtenaient des postérités splendides... La chose est prouvée ; toutefois une servile imitation de l'antique serait malvenue ; que ces « références » ne servent surtout pas de prétexte à une apologie des rapports plus ou moins incestueux, considérés sous l'angle d'une amélioration raciale ! Si le fait de se préserver des croisements abâtardissants avec des indignes et des médiocres, préserva longtemps les « pur-sang » des classes supérieures, on n'en arrive pas moins à constater la dégénérescence progressive des « grandes familles » princières et souveraines, demeurées sans mélange ; ce qui semble prouver que les groupes sociaux, repliés sur eux-mêmes et travaillant en « économie fermée » à la perpétuation de l'espèce, concourent en réalité à leur affaiblissement et à leur perte.

Quelles sont, pour conclure, les bases et les limites des mariages consanguins ? Un éminent généticien, le Dr Jules Carles, va nous l'expliquer : « En considérant les antécédents de chacun des fiancés, on peut, jusqu'à un certain point, deviner leurs caractères récessifs importants, décourager certaines unions et éliminer ainsi les objections élevées contre elles. Mais la disparition de l'argument social et l'atténuation de l'argument biologique ne suffisent pas et ne peuvent suffire à autoriser toutes sortes de mariages entre proches ».

Et le Dr Carles en revient aux arguments moraux ; car l'épouvantail de l'inceste se profile toujours à l'horizon, et il n'y a pas de délimitation suffisamment marquée entre cette malédiction millénaire et certaines conjonctions intraparentales... « On ne doit pas, nous affirme-t-il, sous-estimer l'influence psychologique de la barrière morale. Ainsi l'habitude de la vie commune ou du long compagnonnage depuis la plus tendre enfance s'oppose heureusement à certaines amours réprouvées. Et Freud aura beau trouver des inconvénients à ce refoulement obligé, à tout prendre les avantages l'emportent sans contredit. Il est bon que l'expression vive comme frère et sœur corresponde à une réalité ».

Gardons-nous donc de trop solliciter les affections familiales pour renforcer l'amour conjugal ! Un autre médecin — le Dr Cattier — nous propose une formule qui, sous son aspect plaisant, recèle une robuste sagesse : « Il en est des mariages entre proches, un peu comme de la loterie nationale : mieux vaut ne prendre qu'un dixième ; on a moins de chance de perdre ! »

LA DIANÉTIQUE CONTRE LES ENGRAMMES...

Il ne faut jamais craindre de prendre trop de précautions, ou de les prendre trop tôt. Un célèbre professeur de physiologie enseignait que la digestion commence dans la bouche... S'il est vrai que la mastication et la salivation amorcent le travail du suc gastrique et du chyle, il peut être non moins exact de faire remonter bien loin dans le temps la formation de la personnalité — non moins logique aussi de donner le départ à la puériculture dès le sein de la mère...

On cite, dans les milieux pédagogiques, le mot assez significatif d'un magister anglais. A une jeune mère qui venait lui demander quelle méthode d'éducation il convenait d'adopter pour son enfant, âgé d'un an, ce conseiller avisé répondit : « Chère madame, vous arrivez douze mois trop tard ».

Un savant américain, nouveau venu dans l'arène de ces compétitions, recommande, lui, de faire encore plus grande diligence : c'est six mois, au minimum, avant la naissance, qu'il serait expédient d'intervenir — ou plutôt d'empêcher que se constituent certains étranges impedimenta. D'après ce théoricien (qui bannit toute modestie, sans doute dans l'intention de mieux servir ses semblables), la notion dont il est l'instigateur représente « un tournant dans l'histoire de l'homme, comparable à la découverte du feu, et plus importante que l'invention de la roue ».

A l'en croire, le Mal incarné par l'instinct de destruction, préexiste dans le fœtus, lequel en recevrait la révélation par des chocs répétés, en provenance de l'extérieur. Un mystérieux élément — que Ron Hubbard caractérise sous le nom d'engramme — serait l'« unité » de cet instinct néfaste, fauteur de futures rivalités, d'animosité et de combativité aboutissant à toutes sortes de conflits, et aux guerres.

L'auteur de La Dianétique, science moderne de la santé morale (titre de l'ouvrage, best seller scientifique de l'année) définit pittoresquement les conditions de la vie intra-utérine et détermine les conséquences de ce behavior sur le cours de l'existence de l'enfant devenu adulte :

« Trois hommes et un cheval dans une cabine téléphonique n'auraient guère moins de place pour se mouvoir

qu'un bébé dans le ventre de sa mère. La matrice est humide, peu confortable et mal protégée. Elle transmet, en les amplifiant, tous les mouvements du corps maternel. Maman éternue : voilà bébé k.-o. ! Maman se hâte à une table : bébé se fait une bosse au front ! Maman est constipée : les efforts qu'elle fait étouffent bébé ! Papa aime passionnément maman : bébé a l'impression d'être dans une machine à laver ! Maman devient hystérique : bébé reçoit un engramme ! Papa donne des coups à maman : bébé reçoit encore un engramme, etc. »

La lutte à entreprendre contre ces damnés engrammes s'apparente grosso modo à la méthode psychanalytique mais c'est l'occasion pour Hubbard de marquer les différences, et de se désolidariser solennellement de Freud, Jung et Ader, éminences qu'il prétend périmées, détronées par sa triomphante dianétique...

Le malade, toujours placé, étendu et détendu, dans un climat de confiance, continue d'exprimer « tout ce qui lui passe par la tête » ; mais, alors que le psychanalyste lui demande d'évoquer ses souvenirs, le dianéticien tente de lui faire revivre ce passé. Lorsque le patient est arrêté dans son développement à bâtons rompus, le confesseur laïque sait en présence de quoi on se trouve... Cet engramme, découvert et isolé, n'est plus un obstacle ; surmonté, il a perdu sa puissance aberrante ; annihilé, il finit par disparaître.

De ces divers éléments d'appréciation, qui vont du « rhésus » à « l'engramme » en passant par bien d'autres (autant d'innovations sans doute précieuses, en tout cas sensationnelles), nos devanciers furent privés. Mais si les principes d'une génération saine et rationnelle, tels que veulent les exprimer les eugénistes, étaient inconnus, ou méconnus chez nos ascendants, est-ce à dire que notre descendance saura réaliser le triple perfectionnement biologique, physiologique et psychique ? Pourquoi pas ? à condition que les plus raisonnables, les mieux fondées de toutes ces suggestions, parfois disparates, se répandent dans le plus vaste public et ne restent pas lettre morte.

On n'hésite point à mettre au rebut les pièces défectueuses d'une fabrication industrielle. Certes, ces pièces sont insensibles et inertes, ce qui facilite évidemment la tâche des sélectionneurs ; tandis que les malfaçons constatées dans l'usinage humain ne seront pas si facilement éliminées. Et pourtant, elles atteignent un pourcentage relativement élevé... pourtant aussi, ces « ratés » organiques sont cruellement à charge à la famille, à la société et à eux-mêmes...

Cherchons ensemble s'il ne serait pas possible de trouver des formules de conciliation entre la pitié qui leur est due, que notre cœur nous dicte, et l'impérieuse nécessité de circonscrire les dégâts, pour le bien universel.

Dans le prochain numéro : « Massacre des « hérédos » ou reproduction interdite ? »

ÉDITIONS VIVRE D'ABORD

Lecteurs et lectrices ! Vous ne pourrez bien connaître le Mouvement gymnique intégral que si vous lisez les œuvres et les productions de son propagateur en France.

Leur lecture vous fera aimer son idéal vraiment humain et l'ampleur de ses conceptions libératrices, socialement audacieuses mais marquées incontestablement du sceau du bon sens. C'est pourquoi ses œuvres obtiennent un si vif succès auprès des représentants de toutes les classes de la Société.

L'Abbé chez les Nudistes, l'Abbé chez les Fous, Ma Tante chez les Nudistes font apparaître la véritable doctrine gymnique qui dépasse la simple hygiène physique intégrale. Ils ramènent à la sagesse antique quand l'Homme était le canon d'une civilisation saine, harmonieuse, belle, spirituelle et profondément humaine.

Les illustrations de ces ouvrages confiées à des artistes de talent : René Garcia, Juhles et au maître Schem qui a magistralement concrétisé les pensées si réalistes de l'auteur dans l'Abbé chez les Fous, les rendent plus attrayants encore.

Quant à la Collection, La Nudité Belle et Vraie elle est un monument à la gloire du Corps humain montré dans toute sa splendeur.

de Tout de Partout



par JAN LE CŒUR

La dernière mode : nudisme à la sauvette.

IL était devenu à peu près impossible de surveiller les huit kilomètres de plage entre Pampelonne et Taïti, où une bonne partie de l'Europe vient se faire brunir au soleil. Les gendarmes de Draguignan ont décidé de s'adjoindre un « œil magique » : un hélicoptère avec un pilote et un observateur muni de jumelles.

Ces anges gardiens du ciel ont pour mission précise de voler à soixante mètres au-dessus du plus extraordinaire tableau de corps étendus et de vérifier ceux qui ne portent pas la plus élémentaire pièce d'étoffe exigée par la pudeur.

Car, il faut bien le dire, le « up to date » de la mode 1960 à Saint-Trop est de faire du nudisme intégral sans se faire prendre.

Le gendarme volant à jumelles, dès qu'il aperçoit ce qu'il ne devrait pas voir alerte aussitôt par radio les troupes de terre chargées de dresser les procès-verbaux. Mais les nudistes en puissance, dès que rugit l'hélicoptère, courent s'enfoncer dans l'eau, en attendant que l'orage passe.

AUX ECOUTES. 29/7/60



André de Fouquières.

UNE plaque vient d'être apposée sur l'immeuble portant le N° 162 du boulevard Haussmann (VIII^e) portant cette inscription :

« Hommage à André de Fouquières, homme de lettres, 1874-1959. Président du Comité de la Courtoisie, et du Comité du prestige et de propagande nationale ».

« Vécut et mourut dans cet immeuble ».

Nous rappelons qu'André de Fouquières, ami de notre directeur, apporta tout son appui à l'action de régénérescence physique et mentale entreprise par notre revue. Par la plume et par la parole, il prit toujours, et avec une belle ardeur, la défense de notre cause.



Les destinées du Monde.

À la fin du XVIII^e siècle, l'auteur des **Essais sur l'entendement humain**, écrivait ces lignes étonnantes :

« Nous posons mal le problème, nous l'enfermons dans un cadre étroit où rien ne peut advenir que des destructions funestes. C'est faute de hardiesse si nous agissons ainsi. Il y a un événement qui est d'hier, qui est l'œuvre des navigateurs de XV^e siècle et que nos politiques n'ont pas compris : cet événement capital, c'est la découverte du monde, et la création d'un cadre mondial que est désormais le cadre naturel de la politique des Etats... Mais les hommes d'Etat n'ont pas bougé, et ce retard de leur imagination sur les faits nous met tous en péril ».

Depuis Leibnitz, les conquêtes de la science ont, pour ainsi dire, supprimé les distances. On parle d'aller s'installer dans la lune, voire dans d'autres planètes. Comme au temps de Leibnitz, les politiques continuent à tramer leurs petites intrigues dans un cadre national qui suffit amplement à leur myopie.

Louis DORLET. **Défense de l'Homme** Juillet 60

Cachez-moi ce sein, dit Tartufe.

EN Italie, un périodique de l'Action Catholique réclame l'organisation d'un « apostolat estival ». L'ennemi désigné est le naturiste italien ou étranger qui prend des libertés vestimentaires absolument odieuses. Le périodique catholique conseille aux chefs de famille de prendre contact avec les autorités et de leur dénoncer tout ce qui leur paraît immoral.

À en croire les curés, les évêques et les journalistes paroissiaux, entre l'Italie et Sodome et Gomorre, il n'y aurait qu'une différence de nom, écrit « Il Punto »...

Si l'on consulte les statistiques, on découvre qu'en Italie il y a eu, en 1959, 2.988 condamnations pour actes obscènes en public. Ainsi, dans un an, deux personnes sur 16.000 ont commis un acte obscène, dans

Nouvelle éducation des enfants... et des peuples libérés !

— Ne lui faisons pas de remontrances de peur de lui donner un complexe d'infériorité qui l'empêcherait, un jour, de prendre conscience de son indépendance.



une situation non admise par la loi. Ajoutons que la loi considère comme « un acte obscène dans un milieu public » un simple baiser échangé dans la rue.

Louis DEY. *Défense de l'Homme*. Juillet 60



Halte aux sciences et aux techniques malfaisantes.

TEL est le titre d'une plaquette pertinente de Jean Pignero qui dénonce avec preuves à l'appui la folie meurtrière des hommes du XX^e siècle.

S'adressant à la presse l'auteur écrit :

« La presse aura-t-elle assez de courage et d'indépendance pour révéler les terribles dangers des sciences criminelles à l'occasion du prochain accident qui surviendra malgré toutes les précautions prises, à une installation militaire ou civile de préparation à la guerre indiscriminée ? La presse pourrait-elle avoir le courage dès maintenant, puisqu'elle ne l'a pas eu jusqu'ici, de donner tous les jours les taux d'irradiation de l'atmosphère et des pluies, comme elle donne les indications journalières de la météorologie ?

« Les hommes devront-ils attendre la guerre indiscriminée pour en comprendre la folie mortelle ? »

Nouvelles Editions Debresse
38, rue de l'Université. Paris. (VI^e)



Le pain blanc.

SI nous jetons, en effet, un regard sur les aliments que nous trouvons chaque jour sur notre table nous sommes effrayés de voir tout ce qui se trouve inutilement et dangereusement dans notre nourriture.

Ce qui nous effraie le plus, c'est notre pain quotidien qui constitue 40 % de notre nourriture, dont la farine, malheureusement, est toujours blanchie et traitée avec des « améliorants ». Depuis plusieurs décades, tous les avertissements, lancés par des médecins, conscients de leurs responsabilités sont demeurés vains : toutes les autorités officielles se taisent.



L'écran vert.

KÜHNHOLTZ-LORDAT vient de publier dans les Mémoires du Muséum National d'Histoire Naturelle (Tome IX, 1958) un travail intitulé « l'écran vert » qui vaut la lecture et une longue méditation. Il y démontre clairement la nécessité de sauvegarder l'équilibre agrosylvo-pastoral. Pour lui, comme pour nous la forêt est une nécessité vitale. Elle sauve les régions accidentées, protège de l'érosion, régularise vents et précipitations, fait l'air sain, etc... Ce n'est qu'à son abri que le champ et le pâturage ont des chances de survivre. Reboiser est un devoir impératif. En fonction du climat et du relief, on doit restituer ou maintenir un équilibre constant entre la forêt, le pâturage et le champ, faute de quoi ces deux derniers s'épuisent et n'assurent plus la nourriture aux bêtes et aux hommes.

Extraits du **Syndicat National de l'Alimentation**



Les refoulés sexuels.

DANS notre société revêche, les REFOULES et les REFOULEES sont innombrables. Ils l'encombrent. Ils en sont les déchets, et s'en vont maussades, traînant leur dégoût de la vie inaccessible, joint à leur envie pour les affranchis et à quelque sourde rancune contre les puritains. Semences de guerre civile, morale et sociale.

René GUYON. *Eros ou la sexualité affranchie* (1)

(1) En vente à « *VIVRE* » : 5 NF. Franco rec. : 6,20 NF. Nous ne disposons que de 80 exemplaires.

Il y a bien longtemps...

UN libraire de Tel-Aviv qui vendait des livres comportant des photos de nus a été acquitté par le Tribunal :

— Il se peut qu'à une époque révolue ce genre de photos ait pu inspirer des pensées licencieuses, a déclaré le juge, mais de nos jours la situation est différente.

Salomon n'eut pas mieux jugé... « Autre temps, autre mœurs ».

Office National Israélien de Tourisme



La longévité pour le sexe dit faible.

D'APRES les gérontologues américains « la plus grande longévité des femmes est due à des caractéristiques biologiques innées. Le secret de cette supériorité serait dans les trois facteurs suivants :

- 1) Des sécrétions glandulaires protègent les femmes des effets des maladies de cœur et autres affections plus meurtrières chez les hommes ;
- 2) Les femmes sont mieux outillées biologiquement pour résister aux radiations atomiques ;
- 3) Les femmes supportent mieux que les hommes une tension artérielle élevée et, de ce fait, elles sont moins exposées aux risques d'attaques ou d'embolies ».

Aux Ecoutes. (19.8.60)



L'alcoolisme monte !

S'ABSTENIR de lutter contre l'alcoolisme quand on en a les moyens est un crime.

Dans le numéro du 18-8-60 *Démocratie 60* publie un article édifiant intitulé : **L'Alcoolisme monte !**

Voici ce que dit l'auteur des effets du vin considéré, bien à tort, comme inoffensif :

« Le vin est une boisson vivante qui travaille au printemps, se transforme, vieillit et parfois se pique. Le miracle Bercy, si c'en est un, est de tuer le vin par des produits chimiques redoutables afin de le stabiliser.

« Personne n'est d'accord sur ce point mais il est possible que les traitements chimiques des vins aient un rôle dans la montée de l'alcoolisme-maladie. En tout cas, c'est une escroquerie morale d'affirmer que le vin est toujours bon, et que seul l'alcool est mauvais.

« L'auteur de ces lignes (Pierre Vaudry, qu'on ne saurait trop féliciter pour cet article courageux), (qui n'a pas l'habitude de mouiller son vin) a connu pendant la drôle de guerre deux cas de delirium tremens parmi ses camarades : c'étaient exclusivement des buveurs de vin ; mais naturellement du gros rouge le plus épais et de préférence titrant 13 ou 14 degrés ».

Collection :

A LA GLOIRE DU CORPS HUMAIN TOME VIII

Edition ordinaire : Prix : 25 NF. ; franco recom. : 26,95 NF.
France et Etranger.

Edition de luxe : Prix : 32 NF. ; franco recom. : 33,95 NF.
Etranger : 34,40 NF.

Le tome est sous presse. Il sera expédié incessamment.

TOME VII

Edition ordinaire : Prix : 30 NF. ; franco recom. : 31,95 NF.
Etranger : 38,30 NF.

Edition de luxe : Prix : 40 NF. ; franco recom. : 41,95 NF.
Etranger : 52,20 NF.

Parmi Les Livres

par Pierre MARIE

« **MAGGY LA DOUCE** » roman par Betty SMITH. (Editions de Trévise).

Vers 1880, Patrick Dennis Moore était le plus gentil, le plus amusant, le plus fêté des garçons du comté de Kilkenny, en Irlande, jusqu'à ce que sa mère l'oblige à quitter son île pour fuir les assiduités d'une jeune fille abusive.

Patrick alors s'embarque pour l'Amérique et devient le plus aigri, le plus désagréable et le plus taquin des émigrés. Palefrenier chez un politicien véreux, il connaît l'amertume de la servitude; il connaît aussi Mary, la fille de son patron, qui n'est pas belle mais qui est la seule à apporter un peu de douceur dans sa vie.

Pat et Mary se marièrent. C'est d'eux que naquit Maggy la Douce. Puis, seize ans après Maggy, vint au monde Dennis. La frêle Mary ne peut supporter cette nouvelle et tardive maternité. Elle meurt en confiant à Maggy la charge de Patrick et de Dennis.

Heureusement Maggy ne manque pas d'amis. Il y a le père Flynn, curé de la paroisse; Van Cleef, le cigarier du quartier. Il y a Gus et Annie Vernacht, et Lottie. Ce sont de vrais amis prêts à être pour Maggy le soutien qu'elle ne peut trouver en son père.

Puis il y a Claude. Il arrive un soir à Brooklyn sans que l'on sache d'où il vient. Il dit de jolis mots incompréhensibles, à l'air malheureux. Maggy la Douce a alors vingt-trois ans. Elle sent que Claude a besoin d'elle: elle l'épouse.

Chaque printemps, Claude la quitte. Son départ se déroule toujours de façon identique. Quand souffle, pour la première fois de l'année, le vent chaud du Sud, il part acheter des cigarettes et un journal. Il ne rentre qu'avec les premières neiges. Maggy l'accueille sans poser de questions, car elle sait bien qu'elle ne recevrait aucune réponse.

Maggy est heureuse à sa manière dans un bonheur fait d'attente, de rêves, de générosité et de passion.

Voici donc contée d'une inoubliable façon par le grand romancier du **Lys de Brooklyn**, l'histoire de Maggy la Douce, née au début du siècle parmi les émigrés irlandais et allemands; ses origines, sa naissance, sa vie de dévouement et son tendre amour.

« **EVE LA ROUGE** », par H. RIDER HAGGARD. (Editions de Trévise)

L'Angleterre du XIV^e siècle, brutale et héroïque ressucite sous nos yeux.

Deux jeunes gens, Hugues de Cressi et Eve Clavering, éprouvent l'un pour l'autre un tendre sentiment que contrarie la rivalité de leurs familles.

Hugues et Eve sont cousins. Les Clavering sont nobles et pauvres; les Cressi ont choisi de devenir marchands. En perdant un peu de leur noblesse, ils ont acquis de grands biens. Mais le père d'Eve, l'intraitable sir John, refuse la main de sa fille au fils des marchands et la destine à un seigneur français qu'elle n'aime pas.

Les amoureux ont préparé leur fuite qui ne se réalisera pas sans que coule le sang. C'est par un duel à mort que s'ouvrent les tragiques amours du brave Hugues et de sa belle cousine Eve au manteau écarlate. Elles se poursuivent sur les champs de bataille de France, à Crécy notamment, où le jeune Anglais affrontera encore le seigneur français qui veut lui ravir sa fiancée. Car l'idylle tumultueuse s'insère dans le cadre de la guerre de Cent Ans qui commence.

Mais la lutte entre le fils des marchands et le noble français ne prend pas fin dans le tragique décor de la plaine picarde ou dans les cris de joie qui saluent, dans le camp du roi Edouard, la chute de Calais. Hugues poursuivra son rival jusqu'à Venise puis en Avignon.

Les fléaux les plus dévastateurs ne les atteignent pas, sans en excepter la grande peste noire qui désole l'Europe et l'Asie. La guerre et la mort les épargneront sur le sol étranger. Il faudra qu'ils se retrouvent enfin à leur point de départ, dans les tristes landes et les marais de Suffolk, pour que cesse le long combat et qu'enfin l'un des deux soupirants soit vaincu.

Un roman brillant et passionné où l'histoire de deux cœurs purs domine le tumulte des batailles et des catastrophes.

« **DANEMARK** » par Jean BAILHACHE (Ed. du Seuil, 1 vol. de 192 pages).

On pourrait croire que le Danemark est consacré au seul culte d'Andersen. Mais c'est aussi autre chose: un pays de légende où l'agriculture est fort développée; une race de marins dont les bateaux, jadis, ont sillonné les mers.

Et une contrée curieuse par certains côtés. Si les meurtres y sont rares (et c'est tant mieux), les suicides s'avèrent nombreux. Révolte contre la vie, la destinée, l'ennui? Pourtant le niveau de vie est généralement élevé...

C'est tout cela, et tant de choses encore — curieuses et intéressantes — que conte ce petit volume, d'un format commode et fort bien illustré, qui nous fait comprendre ce pays à travers le passé et le présent, son armée de bicyclette, et ses mœurs, parfois un peu relâchées.

« **FELIX DE LA FORET** » par Ch. Aug. BONTEMPS (Ed. « Les Cahiers Francs, Paris. 1 vol. de 116 pages)

Voilà un petit ouvrage d'une lecture attachante et qui montre bien la diversité du talent de Ch.-A. Bontemps. Cette histoire d'un jeune garçon gallo-romain, du VI^e siècle, qui, orphelin, doit fuir pour échapper à un oncle cruel et sans scrupule, est pleine d'imprévu et de péripéties, à pour cadre une forêt du Morvan.

L'intelligence du garçon — il a 16 ans — sa robustesse, son énergie et sa débrouillardise viennent à bout des obstacles qui tour à tour se dressent devant lui. Le tout faisant un récit que l'on lit avec intérêt. Joliment illustré par Aline Aurouet, voilà un excellent livre pour la jeunesse. Outre qu'il est moral — ce qui n'est pas à dédaigner — il montre que la pratique des exercices corporels peut rendre de grands services, à commencer par une santé robuste et l'habitude du courage.

« **L'IDOLE OU L'AMOUR PARFAIT** » par Marguerite SCHOELL-LANGLOIS (Ed. Karolus, Paris) - 1 vol. 200 pages. 3 NF.

De ce livre, bien écrit, j'ai goûté les souvenirs d'une enfance assez peu heureuse, puis les débuts difficiles à Paris, dans un métier exténuant. Son patron s'éprend d'elle, mais elle le repousse et aborde ce qui est sa passion: le théâtre.

Un bout de rôle dans un film lui fait apprécier la valeur du metteur en scène. Elle passe de l'admiration à l'amitié, puis à l'amour discret d'abord... Mais celui-ci ne peut rester longtemps muet...

Mariés, les deux héros préparent un film sur Ronsard. Nous assistons au travail minutieux qu'exige la préparation d'une telle entreprise, puis au montage.

Et l'épilogue du roman, nous montre le bonheur du couple communi-ant à la fois dans son amour et le travail en commun. Un livre aux sentiments élevés. Félicitons l'auteur de continuer la tradition du bon roman, où les personnages se comportent honnêtement.

•

« **TREIZE PRIX NOBEL DE POESIE, OU LA MISSION DU POETE** » par André PIOT (Ed. du « Compagnonnage », 80, rue de l'Hôtel de Ville, Paris).

Treize poètes ont été distingués par l'Institut Nobel. L'auteur leur en a adjoint trois autres, traduisant en français des extraits de ces œuvres diverses, mais qui toutes se rejoignent en formant un chœur fraternel. Et comme le dit A. Piot, la mission du poète « est de rétablir l'harmonie et de redonner à l'homme l'espérance ».

Cette symphonie de tant de voix de l'ancien et du nouveau monde, de la Grèce et de l'Inde, du Chili et de la Suède, d'Italie et de Russie, sans oublier l'Angleterre, la France et la Belgique, commence par exprimer la soif du monde, puis lui apporte la sérénité.

N'est-ce pas le rôle du poète que de calmer l'inquiétude humaine — si grande par moment — et de lui insuffler la confiance nécessaire ?

Ce petit volume, si différent de ce qu'on lit habituellement, a été édité avec le soin et la perfection qu'apportent les presses du « Compagnonnage » à toutes leurs productions.

Une double réussite.

•

« **LE LIVRE DE CUISINE SAINE** » par Claude PETIT. 350 recettes à basses calories. Préface de Paul Reboux de l'Académie des Gastronomes. (Editions du Dauphin. Paris. Prix 9 NF.)

Voici enfin un manuel de « cuisine saine » — le premier publié en France — qui a pour but de permettre aux jeunes ménagères non seulement de garder la ligne, mais surtout de préserver leur santé et celle de leur famille. En effet, la plupart des maladies ont pour cause une violation, consciente ou non, des lois naturelles, comme l'emploi d'aliments intoxicants, de produits dévitalisés et de préparations culinaires malsaines.

Claude Petit, qui présente une cuisine non seulement simple, saine, mais aussi rapide et économique, comme l'exige la vie au XX^e siècle, a réussi un heureux compromis entre deux impératifs opposés : amener ses lectrices sur la voie de l'alimentation naturelle et leur permettre de faire face avec honneur à leurs obligations de maîtresse de maison.

Tout en éliminant ce qui est nuisible à la fois à la ligne et à la santé, ces recettes à basses calories établies par des cordons bleus de classe, loin de représenter une insipide « cuisine de régime », permettent de préparer des repas agréables, voire raffinés.

Comme l'écrit le célèbre gastronome Paul Reboux dans sa préface, « ce livre nous donne les recettes d'une alimentation délectable, préserver des erreurs que nous commettons quotidiennement dans notre façon de nous alimenter : c'est pourquoi ce livre offre tant d'intérêt et peut rendre tant de services ».

•

« **LES NUITS DE NINON** » par Louis-Charles ROYER (Edit. Rabelais, Paris 1 vol. 249 pages, sans indication de prix)

Quel poète voulait, jadis, que sur des pensers anciens, l'on fit des vers nouveaux.

L. C. Royer, lui — avec talent et entrain — a entrepris, de nous raconter, sous forme de dialogues entre un spirite et l'ombre de Ninon de Lenclos, la vie et les amours de la célèbre courtisane. Cela vaut un ouvrage excellent, où la petite histoire — plus récréative certes que la grande — nous rapporte les liaisons fugitives ou durables de la belle Ninon.

Si l'amour fut de tous les temps et dirigea parfois les actions des hommes, l'époque de Ninon et de Marion de Lorme, lui accorda une importance fort grande grâce, sans doute, à ces belles filles, peu avares de leur cœur, de leur corps et du reste, et les offrant à ceux qui paraissaient les mériter.

Encore un livre qui se lit d'une traite. Il est au surplus, fort bien illustré par André Hofer.

« **LA GRANDE PEUR D'AIMER** » par LAGROUA WEILL-HALLE (Ed Julliard, 1 vol. de 160 pages. 6 NF. 90).

Ce « Journal d'une femme médecin » évoque le triste cortège des femmes enceintes — d'une grossesse non désirée — que l'auteur a vu défiler dans son cabinet. Et avec une émotion se communiquant au lecteur, l'auteur montre tant de ménages ou le bonheur et l'harmonie s'affaiblissent, ou la santé de la femme, (épuisée par les accouchements et les fausses couches) est de plus en plus médiocre.

Madame Weill-Hallé, s'appuyant sur l'avis de plusieurs confrères, souhaite une réforme de nos institutions dans ce domaine. Elle voudrait que l'avortement médical fût autorisé et qu'une véritable éducation sexuelle fût donnée au futurs époux, leur procurant les moyens de ne procréer qu'à leur gré.

On doit applaudir ces idées généreuses. Et je reste étonné qu'à l'époque de l'atome, il faille encore rompre des lances à ce sujet et que l'union sexuelle souffre actuellement encore, des mêmes ignorances qu'il y a quelques siècles.

•

« **CHEMINOT DE DJIBOUTI A ADDIS-ABEBA** » par Hubert-Pierre DUBOIS. (Librairie académique Perrin, 1 vol. illustré de 250 pages 9 NF. 75).

Combien d'entre nous savent que le port de Djibouti — avec son trafic annuel de 800.000 tonnes — égale Boulogne-sur-Mer ? ou que le chemin de fer de Djibouti à Addis-Abeba en Ethiopie transporte 250.000 tonnes par an ? Pas beaucoup sans doute. Car ce coin de l'Afrique, brûlé par le soleil est peu connu. Et pourtant nombre de Français y ont œuvré, et utilement.

Ce sont eux qui ont construit le port et la ligne ferroviaire — longue de 780 kilomètres — rappelée ici. (Cette ligne fut terminée en 1917, durant la première guerre mondiale).

C'est un Français qui est à l'origine des plantations d'arbres, ombrageant la capitale éthiopienne. Un de nos compatriotes encore, le docteur Féron, a poursuivi une œuvre admirable, à la tête d'une léproserie.

Tout cela et tant d'autres choses même sur la géographie, la vie des populations, nous l'apprenons dans l'intéressant volume portant le titre ci-dessus et où l'auteur a résumé les souvenirs de ses trois ans de séjour là-bas.

•

« **LE NOUVEAU NOUVEAU MONDE** » par Claude JULIEN. (Ed. Julliard, 1 volume de 287 pages. 10 NF.)

Cet ouvrage apporte des vues nouvelles sur les U.S.A., lesquels évoluent avec rapidité.

Une partie des importantes fortunes a le pétrole pour origine. D'autre part l'industrie américaine a perdu son caractère d'entreprises privées. Et les grosses sociétés dévorent les petites firmes.

Les grands capitaines d'industrie consacrent leurs facultés à faire de l'argent. La culture intellectuelle leur reste étrangère. Un économiste suisse estime que nulle part au monde le gouffre entre l'argent et la culture n'est plus profond qu'aux Etats-Unis.

La jeunesse souhaite se faire une situation dans une vaste affaire, et y rester un « rouage » sans essayer d'accéder au sommet, aux responsabilités que cela comporte. Sorte de grégarisation des « cadres ». « Il s'agit moins de construire une société pour l'homme que d'adapter l'homme à la société existante » note l'auteur.

Les puissants syndicats ouvriers prennent une importance croissante dans la vie du pays. C'est grâce à eux que le plan Marshall a été adopté. Leur influence augmente en raison de la valeur et du dynamisme de leur « leader » Walter Reuther. La fusion de deux unions A.F.L. et C.I.O. a formé une centrale de 18 millions de syndiqués, dont la tâche est ardue en face des problèmes posés par l'automatisme. Déjà ils ont obtenu « le salaire annuel garanti ».

Là-bas, comme ici, il y a pénurie de techniciens. Fait curieux, il y a actuellement plus d'employés que d'ouvriers (53 % contre 47).

Reuther a montré que le syndicalisme avait sa mission historique et qu'il ne doit pas se contenter de revendiquer des augmentations de salaires et de meilleures conditions de travail.

LES PROPOS

DE CANDIDE

Mme CLAUDE PASTEUR dans un numéro de DEMOCRATIE 60 a publié un article que nous avons déjà signalé à nos lecteurs.

« Je ne serai jamais nudiste, y a-t-elle déclaré, parce que les adeptes de cette pratique ne sont pas beaux. » Voire ! Et quelle mauvaise raison : la gymnité ayant comme but la santé qui mène à la beauté.

Si certains adeptes de la gymnité ont une anatomie défectueuse ça n'est pas à cause de la nudité, mais des erreurs d'une civilisation qui ne permet pas à l'être humain de vivre normalement et qui ne fait rien, ou presque, pour le protéger contre les méfaits des préjugés qui tuent et des fléaux sociaux. C'est contre tout cela que lutte le mouvement gymnosophique afin, justement, que les nouvelles générations soient saines et belles.

Mme Claude Pasteur n'a pas su voir. Les résultats de nos trente cinq ans d'efforts apparaissent magnifiquement au Sparta-Club dans la personne des jeunes ménages et de leurs enfants : jolies femmes, hommes athlétiques et enfants qui ont l'air de petits dieux.

Dans un numéro de L'EXPRESS un article concernant l'île du Levant montre les estivants qui se rendent dans ce lieu paradisiaque comme étant des voyeurs, des exhibitionnistes, en fait comme des gens peu intéressants. L'auteur de cet article a commis, très certainement de bonne foi, une erreur ; les gens qu'il a vus et qui se mettent nus pour des raisons qui n'ont absolument rien de commun avec celles qui animent les sincères adeptes de la gymnité ne sont pas à confondre avec ceux-ci.

Trop de journalistes écrivent sur des sujets qu'ils ignorent complètement. C'est ainsi qu'ils considèrent que quelques heures passées au milieu de gens nus leur suffisent pour porter un jugement sur des doctrines et des pratiques qui datent de cinquante-cinq ans en Allemagne et de trente-cinq en France !



La nudité n'est pas immorale.

La gymnité est un moyen particulièrement efficace de régénérescence physique et mentale.

Peu de gens sont dignes d'admirer l'une et de pratiquer l'autre s'ils n'y sont pas préparés par une éducation sérieuse ; plus exactement par une rééducation, l'homme moderne étant généralement un déséquilibré ayant des réactions anormales.



L'ETRE moderne représenté par les gens laids ainsi que par les obsédés sexuels que critique le collaborateur de L'EXPRESS ; ce sont là les gens que découvre sous leurs vêtements, et sous leur masque d'hypocrisie, L'ABBE CHEZ LES FOUS qui, ayant voulu connaître la nudité est condamné à voir l'humanité telle qu'elle est réellement.



HENRI SABARTHEZ dans « RIVAROL » du 11-8-60, écrit pertinemment : « Attribuer notre jeu de marionnettes ici-bas au jeu des forces de l'au-delà ou à un finalisme obscur de notre espèce, telle est la question. Irrésolue. Insoluble sans le secours de la foi. Et je m'excuse de revenir



Dessin de Poulbot. (« L'Assiette au beurre ». 1905)

— Oui, ma vieille, encore un petit frère !

— Mince ! Qu'est-ce qu'elle a donc dans l'ventre, ta mère ?..

sans cesse au même point : c'est à nous, c'est à l'homme, qu'il appartient de choisir entre la civilisation et la vie des absilles ou des termites. »

Le jeune citoyen grec était animé par la foi en ses dieux parfaits qui étaient les modèles auxquels il voulait ressembler en se cultivant physiquement et moralement, tout de même que les premiers chrétiens et les chevaliers du moyen âge qui suivaient les enseignements du Christ.

Cette foi mène l'homme à une indépendance qui n'est contrôlée que par son idéal spirituel de perfection. Elle est la sauvegarde de la dignité humaine tandis que le robotisme mène à la dégénérescence totale et à l'esclavage.

EN 1848, en août donc en attente de la II^e République, Boucher de Perthes écrivait : « CITOYEN FRANÇAIS. C'est un homme parfaitement maître de rester chez lui quand il n'a pas affaire ailleurs et qu'il n'est pas de service, comme soldat, garde national, garde mobile, juré ou requis pour une prestation en nature, toutes choses qui lui

prennent, bon an, mal an, une moitié de sa vie ; mais dont il peut librement se dispenser moyennant amende et prison, voire même les travaux forcés à temps, s'il les préfère au service militaire.

« Le citoyen français, qui doit la moitié de sa vie à l'Etat, quand l'Etat ne la lui prend pas tout entière, en le faisant tuer sur un champ de bataille ou mourir du typhus dans un hôpital, lui doit aussi en droits et en impôts directs ou indirects, un tiers de son revenu ou prix de son travail, sous peine toujours, en cas de retard ou de non paiement, de saisie, d'amende et de prison, grands moyens conservateurs de la liberté française ».

Et l'on se demande, alors, pourquoi nos « grands ancêtres » ont fait la Révolution de 1789 !

Depuis 1848, le citoyen français est tenu à faire d'autres sacrifices en faveur de l'Etat. Les unes après les autres ses libertés disparaissent.

La société se transforme en termitière qui est, en somme, ce qu'on appelle le communisme.



M. K. le seul homme politique, avec le général Franco et le président Salazar, qui a une politique bien déterminée, a raison de ne pas vouloir la guerre car il sait bien que le temps et la science matérialiste travaillent pour ses idéaux politiques. Nous nous communisons chaque jour un peu plus, non seulement socialement mais même dans notre vie privée.

Léon Daudet disait que les palaces de luxe étaient des prisons pour millionnaires (milliardaires de nos jours) comme les H.L.M. sont des prisons pour prolétaires. Les usines et les bureaux sont des casernes. Les transports en commun des prisons roulantes et les voyages organisés ne vont pas sans une certaine discipline. Tout est à l'avenant. La fantaisie, l'indépendance ne font plus partie de l'existence de l'individu. Ce qui est grave c'est qu'il ne s'en aperçoit pas !

Si l'alcool tue lentement, l'artificiel de la vie moderne, qui donne certes de nombreuses satisfactions mais aucun bonheur réel, intoxique lentement aussi, mais sûrement l'individu, le déshumanise et le prépare à une vie communautaire abjecte, que cette vie soit en état capitaliste ou communiste elle est contraire à la nature humaine.

L'homme, devenu un citoyen amorphe, qui ne se révolte pas contre cette évolution, qui est pire qu'une révolution, a perdu toute conscience de sa qualité d'homme et son instinct de conservation.

Cela provient de sa désaffection de l'effort, donc de son déséquilibre, de sa perte du bon sens et de son amour désordonné des jouissances, sans correspondance avec sa propre nature, que lui offre le progrès.



L E courage civil consiste à dire ce que l'on pense envers et contre tout avec le désir de contribuer au bien de ses semblables. Le courage militaire est récompensé, le courage civil bien rarement ; le plus souvent il est puni s'il s'oppose, même avec de justes raisons, au pouvoir régnant ou à celui de la masse imbécile.

C'est qu'on a généralement tort d'avoir raison ; la raison n'étant appréciée que par une élite, donc une faible minorité.



L E nombre des gens qui entendent jouir de la nudité est infiniment plus grand que celui de ceux qui veulent en tirer des profits de santé physiques et moraux. C'est ce qui explique la difficulté de la faire admettre raisonnablement par la masse.

C'est là le procès et la condamnation, non point de ceux qui prônent la gymnité intégrale, mais bien de ceux qui la condamnent pour mieux en jouir.



M. ROMAIN ROUSSEL dans son propos « A rebrousse poil », ne sera jamais partisan de la pratique de la nudité intégrale si l'on en croit ce qu'il dit dans le N° 87 du journal dont il est le secrétaire général de la rédaction « Le Monde et la Vie ».

« ...j'avoue n'avoir aucune dévotion pour la feuille de vigne ; ce cache-sexe végétal me semble un soufflet pour un Créateur qui a négligé en nous mettant au monde de nous pourvoir de ce qu'ils appellent en néo-français un slip ».

Ecrire le Créateur avec un C majuscule et Le considérer comme un sorte d'étonné qui « a négligé » de dissimuler les organes de la procréation d'Adam et d'Eve, cela est un peu prétentieux.

Ce que Dieu a fait est bien ; c'est ce que font et écrivent les hommes qui est critiquable.

M. Romain Roussel se défend d'être un père la Pudeur. Il a bien raison si nous nous reportons à la fin de son article que voici :

« La vérité, c'est que je déteste la laideur et l'excès. Un peu de discrétion ne messie à personne et même, en cachant des avantages certains, on ne les rend que plus précieux et plus désirables.

« Sans compter que lorsque ce qu'on exhibe a cessé d'être désirable, la jupe et le pantalon ne manquent pas de charme, sinon de vertu ».

Voilà parfaitement exprimées les raisons qui rendent la propagande en faveur de la gymnité si ardue.

La question de santé ne préoccupe personne.

Que vous vous montriez nu si vous êtes beau, vous serez à moitié, ou tout-à-fait pardonné ; mais n'empêche que vous commettrez une erreur car : en cachant des avantages certains, on ne les rend que plus précieux et plus désirables.

C'est sûr et c'est pourquoi A. France fait dire au moine Magis : « — Mon père, admirez comme ils cheminent tous le nez dardé sur le centre sphérique de cette jeune demoiselle, maintenant que ce centre est voilé de rose — Et pour que l'intérêt fût pleinement révélé aux pingouins, il fallut que, cessant de la voir distinctement par leurs yeux, ils fussent amenés à se représenter en esprit. — Est-ce par ce que sa jupe a rendu le cul essentiel, et que, le simplifiant avec magnificence, elle le revêt d'un caractère synthétique et général et n'en laisse paraître que l'idée pure, le principe divin, je ne saurais le dire ; mais il me semble que, si je l'embrassais, je tiendrais dans mes mains le firmament des voluptés humaines ». (L'île des pingouins. Les premiers voiles.)

Et voilà pourquoi tant de gens, comme M. Romain Roussel, ne seront jamais pour la nudité, fût-elle belle, mais bien des « vestimentistes » convaincus.

En réalité : l'être humain est venu au monde (par la négligence de Dieu) nudiste, puis il est devenu vestimentiste pour les raisons que donne M. R. Roussel.



QUOI ? Que me dites-vous ? Que Lumumba met un veston et des chaussettes ? Et que ses Congolais ont des armes modernes ? Voilà bien le pire. Lumumba est déguisé en Occidental : simple mensonge et le mensonge est le propre de Lucifer. Quant aux armes modernes et à l'habileté qu'on peut avoir à s'en servir, on me permettra de ne pas voir là une supériorité intellectuelle et morale. Je sais bien que nous avons derrière nous, nous autres Français, nos philosophes, nos savants, nos architectes, nos écrivains, nos artistes et qu'ils ont remodelé, embelli, sublimé notre univers, mais renâtraient-ils tous pour nous apporter le secours de leur génie qu'ils pourraient fort bien, à l'occasion, se réduire devant les hommes de Lumumba à n'être plus qu'un peloton de fusillés comme leurs œuvres à quelques ruines et à un peu de fumée ».

Pierre Dominique.

(L'O.N.U. machine de guerre contre la civilisation.)
RIVAROL N° du 1er Sept. 60



LIBRAIRIE VIVRE D'ABORD

Adresser les commandes avec mandat-lettre, chèque bancaire (au nom de M. K. de Mongeot) ou chèque postal (VIVRE 896-09, Paris) à VIVRE D'ABORD!, château d'Aigremont (S.-et-O.), Bruxelles C.C.P. Editions de VIVRE 350-709. — Aucun envoi contre remboursement. Strictement interdites aux mineurs.

NOUVEAUTÉS

AUCLAIR Marcelle

Connaissance de l'Amour

Le savoir aimer de la « nouvelle vague ».

Prix : 9,50 NF. Fco rec.: France et Etranger 10,50 NF.

BEDEVANT S. J.

Guide familial des futures mamans

Prix : 7,32 NF. Fco rec.: 8,52 NF. Etranger 8,62 NF.

DANIELOU Alain

Le Polythéisme Hindou

Un vol. in 16 Jésus. 620 p. 8 h. t., jaquette illustrée

Prix : 27 NF. Fco rec.: 28,95 NF. Etranger 29,20 NF.

On trouvera dans cette œuvre magistrale un message de tolérance et d'intelligence, le message même de l'hindouisme.

FLACELIERE Robert

L'Amour en Grèce

Prix : 9,90 NF. Fco rec.: France et Etranger 11,40 NF.

FOUCHET Max-Pol

Les Peuples nus

Prix : 6,30 NF. Fco rec.: 7,50 NF.

GAUQUELIN Michel

Diplômé de l'Institut de psychologie de l'Université de Paris.

L'Influence des Astres

Etude critique et expérimentale avec trente-trois figures.

Prix : 12 NF. Fco rec. France et Etranger 13,95 NF.

LENZ docteur L.

Mœurs sexuelles exotiques

Prix : 8,70 NF. Fco rec.: France et Etranger : 10,20 NF.

Le lecteur découvrira avec un étonnement sans cesse accru la vie sexuelle et par conséquent morale et sociale des peuples d'Océanie, du Japon et de la Chine, d'Indonésie, des Indes, ainsi que de certaines peuplades africaines.

LOO docteur Pierre

Les Névroses, mal du siècle

L'homme dupe de ses complexes.

Cartonné. Prix : 21 NF. Fco rec. France et Etranger 22,95 NF.

MALAPARTE

Il y a quelque chose de pourri

Traduit de l'italien par Elsa Bono.

Le tableau hallucinant d'un monde en pleine décomposition : notre monde occidental.

Prix : 8,50 NF. Fco rec.: France et Etranger 10 NF.

MULK Raj Anand

Kama Kala

Interprétation philosophique des sculptures érotiques hindoues.

Un magnifique ouvrage relié (format 34 cent. X 26) contenant un très grand nombre d'illustrations pleine page confirmant le texte.

Prix : 89 NF. Fco rec. : 91,40. Etranger : 92,70 NF.

POMIANE docteur Edouard de

Des honnêtes Volupés de Bouche et d'Amour

Prix : 6,90 NF. Fco rec. : 8,40 NF.

VALENSIN docteur Georges

Chargé de cours de sexologie à l'Institut des Hautes Etudes d'Anthropologie de Paris.

Science de l'Amour

L'amour sexuel chez l'homme.

Prix : 13 NF. Fco rec. : 14,50 NF. Etranger : 14,70 NF.

VIARD docteur Marcel

Professeur à l'Ecole d'Anthropologie de Paris.

Chacun face à son destin

Un livre de chevet à lire et à méditer, qui intéressera autant les parents que les éducateurs, les garçons que les filles.

Prix : 14 NF. Fco rec. : 15,50 NF.

KELLERMAN Marion

L'Amour en vente

Marion Kellerman a su donner sa vivante unité romanesque à une multiplicité d'intrigues particulières. Elle dépeint dans un livre cruel et sensible, les conséquences d'une « Occupation ».

Prix : 9,90. NF. Envoi fco rec.: 11,40 NF.

EDITIONS VIVRE D'ABORD

(Suite de la page 21)

ŒUVRES DE CHARLES-AUGUSTE BONTEMPS

L'Homme et la Liberté

Prix : 6 NF. Non rec.: 6,60 NF.

La Femme et la Sexualité

Prix : 8 NF. Non rec.: 8,60 NF.

La Démocratie devant l'autorité

Prix : 2 NF. Non rec.: 2,60 NF.

L'Homme et la Race

Prix 3 NF. Non rec.: 3,60 NF.

L'Homme et la propriété

Prix : 3 NF. Non rec.: 3,60 NF.

Félix de la Forêt

Prix : 6,50 NF. Non rec.: 7,10 NF.

Dessin de Schem. Extrait de « L'Abbé chez les Fous », le réaliste et captivant roman, satire des mœurs contemporaines, suite à « L'Abbé chez les Nudistes ».



KIENNE DE MONGEOT
L'ABBÉ CHEZ LES NUDISTES

Illustrations de René GARCIA
Gravées sur bois par Gérard Angiolini
Format in-quarto raisin (24 cm x 32)
Livré sous bel emballage tenant lieu de reliure

Merci pour votre charmant ouvrage. J'ai eu le plaisir de retrouver la plume de Voltaire sous le couvert des pensées du XX^e siècle.

ALFRED RODANET
Avocat à la Cour de Paris.
Membre du Conseil de l'Ordre

500 exemplaires numérotés de 1 à 500, marqués « Exempleire Vivre d'Abord! » réservés aux « Amis de Vivre », contenant une suite en noir
Prix : NF. 85

1203 exemplaires numérotés de 122 à 1325
Prix : NF. 75

Ajouter en sus pour le prix du port :
France, 3,75 NF. - Etranger 5,80 NF.

Tout acheteur de cet ouvrage
recevra gratuitement un abonnement à « VIVRE »

KIENNE DE MONGEOT
MA TANTE CHEZ LES NUDISTES

Une désopilante aventure pleine de verve et d'esprit. Illustration humoristique du dessinateur JUHLES.

Prix : 5 NF. ; franco recom. : 6,20 NF.

KIENNE DE MONGEOT
L'ABBÉ CHEZ LES FOUS

Lithographies originales de SCHEM

Suite captivante de *L'Abbé chez les Nudistes*. Satire réaliste des mœurs modernes mettant à nu les aberrations sexuelles de notre époque.

Cet ouvrage comporte :

Huit lithographies originales en couleurs, procédé Schem; vingt-six bandeaux et vingt-trois culs de lampe.

P R I X

Exemplaire sur offset Phénix supérieur avec huit lithographies
..... 20 NF. Fco rec. : 21,95 NF.

Exemplaire sur Vélin de cuve BFK Rives, avec huit lithographies
..... 30 NF. Fco rec. : 31,95 NF.

CONNAISSANCE DE LA VIE SEXUELLE

par le docteur Vachet

Tout ce que vous devez connaître de la sexualité
Prix : 4 NF. Fco rec., France et Etranger : 5,20 NF.

EROS DICTATEUR

par Marcel Hervieu

Résultat de l'enquête européenne sur le comportement sexuel de l'homme et de la femme.

Prix : 4 NF. Franco rec., France et Etranger : 5,20 NF.

L'ENFANT PARMIL LES LOUPS

par Hélène du Taillis

Un captivant roman qui est en réalité une profonde étude des mœurs provinciales. Cet important ouvrage est écrit avec un sûr talent, une vive sensibilité et une psychologie audacieuse et courageuse.

Prix : 5,00 NF. Franco recom., France et Etranger : 6,50 NF.
Luxe : 12,00 NF. Franco recom. : 13,50 NF.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE COMPLET
ET LE PROSPECTUS ILLUSTRÉ DU TOME VIII DE NOTRE
COLLECTION « A LA GLOIRE DU CORPS HUMAIN »

CLASSEZ vos numéros de *Vivre* et les albums, dans notre élégant double emboîtement, bleu et or, orné des armes de *Vivre*.
Prix : 6 NF. Fco rec. : 8,40 NF. Etranger : 9,50 NF.

UNE RÉÉDITION ATTENDUE

« Parmi
les Hommes »
de Lucien-Jean

par PIERRE MARIE

IL y a un demi-siècle que le remarquable écrivain que fut Lucien Jean nous a quittés prématurément — à 37 ans — et son œuvre était devenue introuvable. Ce que ne manquaient pas de déplorer vivement tous ceux qui avaient pu prendre connaissance de ses récits remarquables, ou qui avaient l'influence profonde que Lucien Jean exerça sur son ami Charles-Louis Philippe.

Nombre d'écrivains : Poulaille, A. Gide, Claudel, Valois etc. célébrèrent le talent de l'auteur de « *Parmi les Hommes* » marquant combien sa production s'affirmait durable.

Il était donc nécessaire qu'elle fut, de nouveau, offerte au public et nous devons remercier la coopérative d'éditions « *Rencontre* » de Lausanne de nous présenter en un élégant volume relié la totalité de ce qu'a laissé Lucien Jean (sous ce titre : « *Parmi les Hommes* »).

**

Le talent de l'écrivain était fait d'une sensibilité profonde et d'une grande connaissance des souffrances et des duretés que la vie réservait à tant de petites gens, au début de ce siècle. C'est qu'il avait connu lui-même des difficultés sévères. L'existence ne lui fut pas clémente. Une santé déficiente, une famille à élever — dans une dignité de vie remarquable et qu'il faut souligner —, la nécessité de mener de pair sa tâche d'écrivain et le métier lui permettant de faire vivre les siens. (il était employé à l'Hôtel de ville de Paris, avec Ch.-L. Philippe), tout cela fait que, quoique fort courte, sa vie fut bien remplie.

Et dans la belle préface qu'il a donnée à la réédition que je signale, M. Georges Haldas a bien raison de souligner l'équilibre de l'écrivain, la perfection de ses proses et la maturité de ses jugements. « *C'était le meilleur, le plus pur d'entre nous* » a noté ailleurs Poulaille (que je compte présenter aux lecteurs de « *Vivre d'Abord!* » et à qui il est toujours nécessaire de se référer pour connaître les écrivains valables de cette époque).

M. Haldas a très exactement situé Lucien Jean : Il « *a eu la science la plus haute de toutes, celle du cœur* ». sans laquelle il n'est pas de grand talent, ajouterai-je.

**

Le premier récit « *Un Vieil Homme* » est l'histoire d'un être solitaire dont la maturité souffre vivement de cet isolement et qui voudrait se remarier. Le projet échoue

et l'homme continuera à être seul n'ayant « plus d'autre motif de vivre qu'une journée de travail et une pipe le soir, fumée en buvant un verre de bière ».

Le retour de « l'Enfant prodigue » (le 2^e conte du volume) est noté ainsi : « Les vingt années de sa jeunesse étaient blotties dans les coins de la salle ; l'horloge détaillait le temps comme autrefois et le détaillait en tic-tac amicaux ».

Tout le livre est parsemé de notations semblables, charmantes, ou douloureuses, mais toujours justes. Par exemple ceci, que je tire de « Souvenirs de l'Hôpital » : « Joseph est un ivrogne... Il y a tant de verres dans la vie et la vie est si triste »...

...« Le dimanche et le jeudi, d'une heure à trois, la ville vient voir l'hôpital. C'est une fête qui, semblable à toutes les fêtes, est suivie d'heures mornes ».

« L'Enfant » est l'émouvante histoire d'un petit garçon souffrant d'une maladie des os, le faisant cruellement souffrir. Car « nous avons des bras, des jambes, une tête et nous nous en apercevons seulement quand nous avons du mal ». L'enfant garde le lit. De « sa petite âme qui bondissait auparavant... Georges... s'en fit une âme repliée et pensive... Il apprit ainsi que le papier des murs représentait des bouquets et des feuilles... » Il y a la douleur des parents devant le mal qui ne cède pas. Le père « essaya de lire le journal, mais les mots entraient par les yeux et n'allaient pas plus loin dans sa tête ».

*
**

D'un genre et d'un esprit différents se présente « Dans le jardin » apologue sur la nécessité impérieuse du labeur nécessaire et à recommencer chaque jour, et qui doit rester la loi de tous.

« Le dernier chant de Marsyas » montre bien la diversité du talent de Lucien Jean. Conte antique d'une poésie prenante et qui égale les meilleurs de ceux écrits par Albert Samain.

« Barnabé » est une leçon de sagesse, l'enseignement d'un ancien à ceux qui le suivent dans la vie, mais qui n'est pas écouté, car les vérités sont parfois amères et souvent mal accueillies.

Et voici un petit chef-d'œuvre : « Deux maisons », ou tout serait à citer. L'auteur montre que, dans les grandes villes, les maisons n'ont pas d'âme. « Elles abritent des gens qui passent sans les aimer ». Evoquant ces vieilles demeures du siècle passé, vétustes et livrées à la pioche des démolisseurs, Lucien Jean écrit : « Quelle tristesse, celle de la maison que l'on tue ! Une nuée d'hommes s'abat sur elle. On la dépouille d'abord de sa parure. La blancheur des rideaux a disparu ; on en enlève les fenêtres et les portes, il reste des plaies béantes par où s'exhale l'horreur des chambres vides et des douleurs qu'on y a souffertes autrefois ».

Puis il montre un autre logis : « Cette chambre qui avait vingt pas de tour... c'est là que je jetais l'assise d'une vie pauvre et simple qui fut, qui sera toujours la mienne ». Quelle belle leçon de calme courage et de sérénité, comme aussi dans la phrase finale de l'histoire : « Il est bon de vivre et d'avoir vécu ».

*
**

« L'Homme tombé dans un fossé » montre, à nouveau, la variété créatrice de l'écrivain. C'est une leçon de philosophie, comportant une morale dont nous pourrions nous inspirer utilement.

Je note cette constatation : « Il vit droit au-dessus de lui, des millions d'étoiles. Depuis son enfance, il ne les avait jamais regardées, et il comprit qu'il était tout petit et isolé parmi le vaste espace ». Quel raccourci saisissant pour situer cet homme allongé et solitaire. Et pour montrer les visions différentes enregistrées suivant la situation et la position dans lesquelles on se trouve.

Et voici « Petites gens de la Cité ». Il me paraît difficile de trouver des tableaux aussi parfaits que ceux tracés par Lucien Jean de ces habitants de la Cité, « proue fleurie qui fend la Seine ». Brefs croquis d'humbles travailleurs, portraits nuancés, avec les qualités, les défauts, tics

de chacun et la vie qui passe, dure parfois, plus plaisante à d'autres moments de cette petite tranche d'humanité qui « vit la vie d'abord, et ensuite, parfois se hausse jusqu'à la comprendre ».

Les enfants ne sont pas oubliés dans ces descriptions : « Les gosses (qui) sont dans la cour comme les hommes dans une île au matin de leur vie ».

*
**

L'écrivain vivant à une époque où, socialement, l'existence était, pour la plupart, incomparablement plus dure qu'à présent (longues journées de travail, absence d'assistance en cas de maladie, de chômage, ou d'invalidité) a compris les aspirations de son temps. Il fut d'ailleurs un des fondateurs du syndicat des employés municipaux de la Ville de Paris, auquel adhérait également son ami Ch.-L. Philippe.

Les lignes suivantes montrent ce côté extra-littéraire — si je puis dire — de Lucien Jean : « Notre temps a des laideurs innombrables... l'homme jeune qui entre dans la vie, ardent, plein d'enthousiasme et de beaux désirs est bientôt meurtri par les hommes et les choses ».

A propos de ceux qui voulaient une vie plus douce, moins marâtre pour leurs semblables, il écrit : « Ce n'est plus demain qu'ils veulent seulement meilleur, c'est le rêve de la vérité et de la justice ». Pour y arriver, « il faut aller vers ceux qui vivent, vers ceux qui souffrent et veulent vivre ».

Et l'art ne doit pas ignorer ces préoccupations : « L'Art social, mais c'est le nôtre ! C'est celui qui clamera... le cri de l'homme libre » Mais il n'est pas toujours facile de démêler tant de problèmes, d'y trouver les solutions nécessaires : « Qui nous apportera notre vérité ? notre attente est bien douloureuse et malheur à ceux pour qui le soir viendra sans que leur vérité se soit révélée ! ».

*
**

Ces dernières lignes sont tirées d'un important chapitre, intitulé « Pages retrouvées », où l'auteur passe en revue nombre de problèmes, littéraires, moraux et sociaux. Puis suivent, dans « Notes de critique » de pénétrantes études sur : Ch.-L. Philippe, André Gide, Jean Moréas, M. Barrès, M. Gorki, Th. Hardy, Nietzsche etc. Enfin quelques poèmes terminent le volume.

On voit à quel point le talent de Lucien Jean fut complet et qu'il sut jeter un regard lucide dans tous les domaines de la vie de son époque.

J'y insiste. Lucien Jean (de son vrai nom Lucien Dieu-donné) a mené une vie d'une beauté morale exemplaire, ce qui n'est pas tellement courant. Mais, en sus de cela, il nous a laissé une œuvre qui est, sans conteste, une des meilleures du début du siècle. Il importait de le signaler et je suis heureux que la réédition de « Parmi les Hommes » — titre hautement significatif — par la coopérative « Rencontre », m'ait permis d'apporter mon hommage à un écrivain que tous devraient connaître et aimer. Tous ceux en tout cas, appréciant la littérature véritable et saine, celle qui étant la vie elle-même charme et émeut, tout en faisant réfléchir sur tant de problèmes divers, d'existences et de conditions différentes.



LE DESTIN DE L'HOMME BLANC DANS L'ÉVOLUTION DES RACES

par Charles-Auguste BONTEMPS

Les révoltes des Bantous sud-africains posent, de façon plus aiguë que partout ailleurs, le problème des conflits raciaux qui dépassent à présent de beaucoup les conflits artificiels de l'antisémitisme et du racisme classiques. L'antisémitisme, le racisme hitlérien étaient, comme ils furent toujours et partout, des moyens de gouvernement et de subversion politique. Même aux origines religieuses de l'antisémitisme, au moyen âge et aux Temps modernes, les factions politiques et, davantage encore, les concurrences économiques ne manquèrent pas à l'utiliser.

Il s'agit désormais de tout autre chose sur quoi notre attention doit être retenue. Nous sommes entrés dans le temps où s'opère un reclassement dans le monde de ce que sont, au sens exact du terme, les races humaines fondamentales. Cette évolution, trop longtemps contrariée, freinée, voire jugulée par les colonialismes occidentaux, se manifeste le plus souvent dans des formes révolutionnaires, avec un dynamisme passionnel qui fait peser une lourde menace sur l'avenir du monde.

En dépit des proclamations diplomatiques, des impératifs économiques qui inclinent les nations neuves ou rénovées à composer et à traiter, il subsiste chez ces peuples un fond de rancœur et, surtout, une volonté de s'affirmer. Il en résulte un état psychologique qui développe, chez certains d'entre eux, un esprit nationaliste propre à susciter un esprit de revanche impérialiste.

Si la plupart des peuples noirs n'aspirent encore qu'à devenir, les blancs d'origine sémitique ou khamitique, comme ceux de l'aryanisme irano-indien, veulent redevenir. Ils savent qu'ils furent jadis aux sources de la civilisation où puisa l'Occident.

Plus dangereusement, les peuples jaunes ont conservé les traditions d'une vieille civilisation autochtone que nous avons brimée. Lorsque ces traditions sont celles, par exemple, des Chinois qui furent dès leur origine expansifs et conquérants, qui n'ont cessé de cultiver un très curieux dualisme de courtoise poésie et de rigueur cruelle, d'esprit philosophique et d'esprit guerrier, on ne peut voir sans appréhension se moderniser ce peuple à un rythme inouï. On s'inquiète avec quelque raison quand on voit avec quelle ténacité impitoyable s'opère cette modernisation, comment le système d'embrigadement communaliste, la séparation des couples, l'encadrement des enfants, ruinent l'immémorial individualisme de l'homme chinois.

Il existe, certes, une contrepartie à cette menace. Dans la mesure où la révolution chinoise est nourrie de marxisme, on peut escompter le bénéfice de ce que sa théorie authentique définit d'humanisme comme fin. Mais il est d'autres peuples moins évolués, à population également pléthorique, dont la ligne d'évolution est loin d'être définie. A quelles interventions leurs difficultés ne peuvent-elles donner prétexte ?

Aussi sous-développées que puissent être de vastes régions, on se méprendrait gravement en en minimisant la puissance latente. Je suis tenté d'écrire qu'il existe comme une énergie cosmique dans les fonctions dynamiques des peuples en éveil et en expansion. On s'en fait quelque idée en



Tunisie. Type de bédouine nomade.

se remémorant le processus des invasions et des dominations barbares sur les décombres de l'empire romain au V^e siècle.

Le temps est passé où la suprématie de la balistique et de la mécanique occidentale suffisait à contenir les deux tiers du monde en servitude. Bantoung a sonné le glas de tous les colonialismes. Les résistances brutales des derniers colons africains ne leur apportent rien que l'illusion d'une force anachronique, même là où l'indigène désarmé

est provisoirement sans soutien. La répression de la révolte au Kenya n'a point empêché l'Angleterre de venir finalement à composition, pas plus que le massacre de quatre-vingt mille Malgaches n'a empêché Madagascar d'accéder à l'indépendance.

Que Madagascar soit néanmoins demeuré dans la Communauté française, on s'en doit réjouir particulièrement en ce que cette solution d'apaisement et de raison autorise un certain optimisme. La nécessité des choses peut concourir à l'oubli des injures. Mais sans doute en coûterait-il moins et serait-il moins risqué de les éviter et, surtout, de ne pas les rendre irréparables.

Il est à craindre que la mentalité moyenâgeuse des Boërs ne leur permette pas de comprendre ces choses ou qu'ils ne les comprennent trop tard. Il est à craindre aussi que l'Occident, empêtré dans les séquelles de son passé, n'apparaisse aux Bantous et à d'autres comme un allié honteux des Afrikanders et que l'Orient ne marque un point en Afrique.

Or il n'est de contrepois possible à la masse mongolique, de contrepois incitant à la sagesse et non à l'agressivité, que dans le développement en Afrique noire de la culture occidentale qui a formé les pionniers de son affranchissement. Cela demande plus que des alliances politiques et des accords économiques. Il y faut une estime réciproque, laquelle ne se conçoit que dans l'égalité acceptée, reconnue et, plus profondément, intimement ressentie.

Nous n'en sommes pas encore là. Il est des forces d'instinct dont seule a raison une persévérante éducation. Cette éducation est-elle possible et sur quelles bases ?

**

Je sais des antiracistes qui, pour mieux affirmer l'égalité de tous les hommes, nient carrément les races sous prétexte qu'il y eut, en quelque quarante mille ans d'évolution de *l'homo sapiens*, tant de brassage des peuples qu'il n'y a plus de races pures. C'est oublier que ces brassages ont amené la constitution d'ethnies où la communauté de vie a élaboré une culture, des mœurs, des traditions qui distinguent nettement des groupes humains. C'est oublier aussi que ces brassages ont été relativement limités dans l'espace et que dans toute ethnie apparaît un type racial dominant.

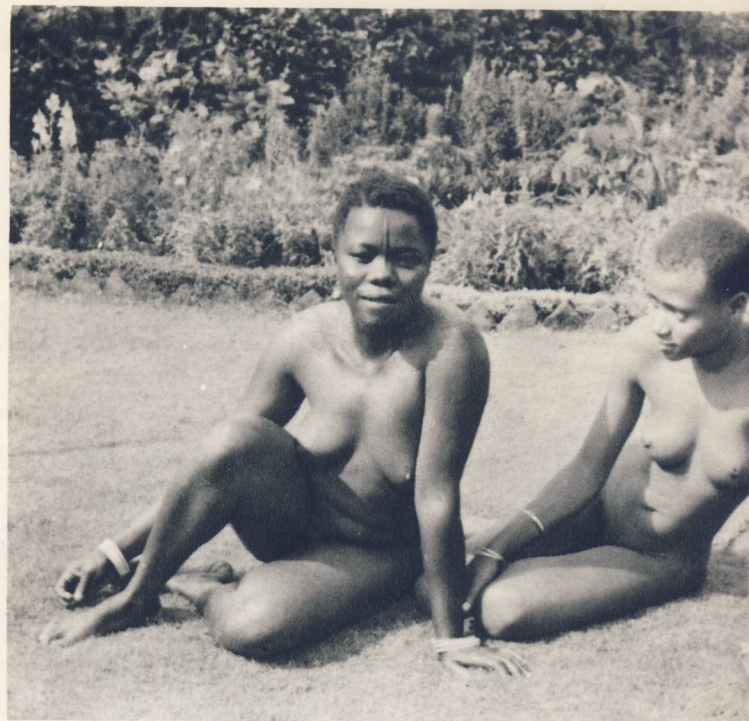
Il est de fait qu'un Bantou n'est pas un Soudanais et qu'ils se différencient par des caractères somatiques évidents. Il n'empêche qu'aux yeux d'un Français l'un et l'autre sont des noirs et que tout le drame de l'évolution raciale commence à cette évidence.

Affirmer l'unité originelle et, par conséquent, une virtualité de valeur égale de tous les types d'humanité, est facile en théorie. En convaincre des blancs, des jaunes et des noirs est plus malaisé. Les hommes simples lisent moins facilement dans un livre d'ethnologie que dans un miroir. Au reste, ce qu'enseignent les livres en cette matière n'est pas sans amener le lecteur à relever des faits encore inexplicables.

Les philosophies aussi bien matérialistes que spiritualistes, sont d'accord pour admettre une origine commune à toutes les races d'hommes. L'ethnologie ne les contredit pas mais — et ce mais peut troubler — elle constate, au niveau d'émergence de *l'homo sapiens*, l'existence déjà de trois types raciaux : europoïde, mongoloïde et négroïde.

Il y a donc, dès l'origine telle que nous la connaissons, une discrimination naturelle. Cependant, ces races sont toutes les trois dolichocéphales, ce qui est heureux comme on va le voir. Les théoriciens du racisme n'ont pas manqué à prendre texte de cette discrimination pour nier l'unité fondamentale et les virtualités égales. On doit donc insister sur deux réfutations de leurs thèses.

La première réside dans l'apparition, après le paléolithique, des deux types mésocéphale et brachycéphale, apparition qui n'a en rien troublé les grandes lignes de l'évolution humaine. On est donc fondé à conclure que si ces variations ont pu se produire dans le milieu dolichocéphale primitif, d'autres variations ont pu tout aussi bien intervenir antérieurement, durant les milliers d'années du paléolithique supérieur, temps incomparablement plus long que les quatre ou cinq mille ans du mésolithique. L'unité fondamentale



Jeunes congolaises (Bukavu) qui perdront en étant libérées,
le droit naturel de vivre nues.

n'a donc pas à être mise en cause alors que ne l'est pas l'équivalence, par exemple, de la race blanche méditerranéenne dolichocéphale et de la race blanche alpine brachycéphale.

La seconde réfutation tient au parallélisme de l'art paléolithique aurignacien et surtout magdalénien de nos grottes européennes et de l'art rupestre africain (et non pas seulement saharien) que l'on redécouvre systématiquement ces années-ci. Ces représentations magico-religieuses, disparues en Europe au néolithique, prolongent dans le néolithique africain la plus ancestrale et la plus universelle des traditions.

Il y a donc bien unité de ce qui a fait *l'homo sapiens*, c'est-à-dire la flambée de l'intelligence, l'affinement de la sensibilité, l'homme vrai en un mot. Toutefois, s'il n'y a pas d'objection valable au principe, il en va un peu autrement dans les faits.

**

La suprématie acquise par les blancs de l'Occident moderne les a trop éloignés de leurs sources. Ils ont oublié qu'il y a blanc et blanc et que les civilisations méditerranéennes — spécialement celles des Khamites et des Sémites — ont précédé de plus de trois mille ans l'éveil de l'Occident. Ils ont voulu ignorer que les peuples dits aryens n'ont été, dans les steppes du Don d'où ils ont essaimé, que les transitoires des inventions de la Mésopotamie et que la tribu achéenne, première venue en Grèce, après de plus modestes infiltrations, n'a élaboré la civilisation mycénienne qu'en prenant leçon des Crétois.

Ils oublient que, parallèlement, se constituaient les civilisations autonomes de l'Extrême-Orient. Celles-ci n'eurent que le tort de s'abandonner aux traditions d'un spiritualisme sclérosé dans le mandarinat alors que la jeune Europe, relayant le rationalisme des Grecs, multipliait et utilisait à son profit les découvertes de la physique.

Tout cela pourrait n'être plus que secondaire à présent. Les osmose culturelles et scientifiques, les interdépendances économiques et techniques, servies par la rapidité et la multiplicité des moyens de communication, vont uniformiser les civilisations dans leurs aspects extérieurs et, dans une certaine mesure, les comportements mêmes. Les échanges culturels vont très vite rapprocher les éthiques et les esthétiques.

Ce qui est beaucoup moins secondaire, c'est la probable disparition de la race spécifiquement blanche. Cette mutation sera sans doute assez lente pour que les générations

futures n'en soient point troublées. Mais l'homme blanc actuel en est préoccupé jusqu'à se laisser aller à une réaction défensive qui caractérise et passionne le racisme, spécialement le racisme anti-noir.

C'est que les rapports interculturels et interéconomiques entraînent assez vite des rapports d'ordre sexuel que multiplieront, avant longtemps, les ententes inévitables entre peuples anciens et peuples nouveaux. Or les lois de Mendel sont formelles : qu'il s'agisse des caractères marqués du squelette, de la pigmentation de la peau et des yeux, de la nature des cheveux, la dominance génétique joue contre les caractères blancs.

N'étaient les dramatiques révoltes des derniers peuples asservis et les réactions désespérées de leurs anciens maîtres implantés sur des terres qui sont devenues leur pays, il n'y aurait que de laisser faire l'évolution. Les choses allant comme elles vont, il serait profitable à la réalisation de compromis nécessaires et des cohabitations inéluctables, qu'un état d'esprit différent rapprochât et apparentât tous les hommes sur notre terre amenuisée.

*
**

Il est certes hasardeux d'extrapoler en ce domaine mouvant. Quelques remarques sont cependant rassurantes et propres à encourager les bonnes volontés. Nous les ferons d'abord à propos des accords spontanés qui lient d'amour des êtres de races très différenciées. Ce ne sont là des exceptions que relativement au chiffre de la population. Elles sont en fait assez nombreuses pour indiquer qu'il n'y a pas, dans l'instinct, une opposition extrême à ces rapports.

Plus significatifs sont les métissages, en quelque sorte généralisés, de l'Amérique latine et des îles antillaises. Il

n'y a pour ainsi dire pas de question lorsqu'il s'agit des Amérindiens, en nombre tel sur certains territoires qu'ils y constitueront avant peu, avec les métis, le substratum national. Si, dans des pays qu'il vaut mieux ne pas mettre nommément en cause, le métissage avec l'élément noir importé jadis est mieux accepté en théorie qu'en fait, il se développe néanmoins sans grands à-coups. Notons enfin que bien des Antillaises, métissées à des degrés divers et souvent plus africaines que créoles, sont l'objet d'hommages qui permettent d'augurer une très possible désuétude de nos préjugés de blancs.

Je le répète, il est hasardeux d'extrapoler en ce domaine. Mais il est certainement bénéfique de préparer des éventualités qui ont pour elles de concourir à l'unification du monde, à la réduction des causes de discordes. A cet égard, il n'est pas douteux que les différences physiques séparent beaucoup moins que les différences d'éducation. On citerait plus d'un mariage qui précise le sens de cette remarque.

Or, dans le monde en devenir, les rapports des hommes auront considérablement évolué. La culture — dont on veut espérer qu'elle conservera une féconde diversité — aura été généralisée de telle sorte que les réflexes, les attitudes sociales, les modes de vie seront sensiblement les mêmes sous toutes les latitudes. Il est constaté de surcroît, par l'étude des ethnies, que des conditions de vie semblables, des manières de penser selon une thématique généralisée, influent jusque sur l'aspect physique des individus d'un même groupe.

Il est donc, en résumé, assez de raisons de croire à l'unification des hommes pour que, dès maintenant, nous nous gardions des avilissements de la conscience qu'implique une position raciste.

Extrait de *L'Europeo*, 3 juillet 1960

A Rome, durant les dernières vacances, deux gracieuses touristes étrangères sortant d'une station de chemin de fer semblent effrayer un ecclésiastique si l'on en juge par son attitude.



Ce que pensent nos lecteurs

Me retrouvant à 81 ans avec une certaine difficulté à marcher en raison d'une chute que j'ai faite il y a quelques semaines, je n'avais pas l'intention de renouveler ma cotisation au Sparta-Club. Mais étant donné les poursuites dont vous m'annoncez l'objet et en raison de nos relations amicales, il serait indigne de ma part de donner suite à ce projet en ce moment !

Qu'il me soit permis de vous remercier du particulièrement bienveillant accueil que Mme de Mongeot et vous-même m'avez toujours réservé ainsi qu'à ma fille et à mes petites filles.

Nous formons tous les quatre des vœux pour la continuation de l'œuvre de votre vie et pour que les difficultés actuelles s'aplanissent grâce aux relations sur lesquelles il vous sera permis de compter.

R. A. (Moulignon)

Grâce à votre revue, je puis affirmer que mon existence physique et morale a changé. J'ai en somme, trouvé « imprimé » ce que depuis mon adolescence je pensais. Ma reconnaissance va donc à VIVRE et ce n'est pas sans fierté que je serai possesseur de la carte de membre de la S.I.G.

Indiquez-moi de quelle façon je puis vous être utile soit du côté onéreux ou autre.

M. G. (Lyon)

C'est avec beaucoup d'émotion que j'écris aujourd'hui au pionnier, à l'apôtre de la gymnité !

Le club de ... n'est pas du tout l'endroit qu'il nous faut. Je souhaiterais pour ma petite famille me rendre au Sparta-Club que l'on m'a vanté pour son aménagement modèle et pour l'état d'esprit qui y règne.

J'espère que vous accepterez ma visite et surtout que vous me donnerez quelques conseils paternels pour diriger les premiers pas de mon enfant.

L. D., Inspecteur des P.T.T. (Argenteuil)

N'y a-t-il pas une hiérarchie à entretenir, et ne croyez-vous pas que ceux, qui ont envie et besoin de vous trouver sauront venir jusqu'à vous ?

J'ai voulu vous écrire ces quelques réflexions car je considère que grâce à votre œuvre, j'ai obtenu un total apaisement, et je crois que l'altération de la NUDITE BELLE ET VRAIE laissera un peu de trouble chez les nouveaux venus qui ne demanderaient qu'à se libérer, et qui ne bénéficient pas toujours de la proximité d'un centre gymnique pour concrétiser leurs aspirations.

R. et M. CH. (Brest)

Depuis que vous avez eu le beau courage d'appuyer de vos écrits et de vos publications cet idéal gymnosopique qui semble vous animer jusqu'au plus profond de vous-même, vous avez sans doute dû recevoir bien des lettres de contenus et de styles fort différents. Aussi je n'espère pas vous paraître bien original dans ce qui m'amène aujourd'hui vers vous.

Cependant avant d'aller plus loin, sachez que celui qui vous parle a tout juste dix-neuf ans. Il est bon que vous connaissiez ce fait, car vous savez quelles sont l'instabilité intellectuelle et la dispersion morale qui caractérisent cet âge. Je crois que cet état est dû surtout au conflit des trois tendances : vouloir être, falloir être et être ; la troisième est d'ailleurs la résultante des deux autres avec une nuance particulière d'obligation et de résignation forcée.

Le vouloir être, chez les jeunes précisément, est une aspiration assez vague qui se résume en fait dans une seule question : « Y a-t-il un idéal humain absolu ? quel est-il et comment le réaliser ? Mais cette question se pose en trois points ; certains s'attardent indéfiniment sur le

(Suite page XXX.)

« Nous croyons avoir dans les agents naturels, l'air, la lumière, l'eau, des agents de premier ordre pour obtenir les résultats que nous cherchons. » Dr Pathault. C'est-à-dire la santé, la beauté et l'équilibre mental.

Photo Marton



AGENTS NATURELS ET BEAUTÉ PLASTIQUE

Par le Docteur PATHAULT
ancien Interne des Hôpitaux de Paris

IL est une PREMIÈRE VÉRITÉ familière à nos lecteurs : la vie moderne est trop souvent en conflit avec les besoins de notre organisme. C'est donc par un effort de volonté, en nous imposant des pratiques plus saines que nous pouvons tenter de corriger les défauts et les tares qui nous sont imposées par les nécessités de la civilisation actuelle.

Si une chose peut étonner ceux qui connaissent les lois du développement du corps et des formes, c'est-à-dire qui ont quelque idée de la morphologie et de la physiologie, c'est que l'homme actuel ne soit pas encore plus déformé, plus atrophié, *plus laid*, disons le mot, qu'il ne l'est.

Comment ces bras qui jamais n'accomplissent des mouvements vigoureux pourraient-ils être musclés et de lignes harmonieuses ? Comment ces jambes dont presque jamais on ne se sert pour marcher ne seraient-elles pas empâtées, variqueuses ou squelettiques ?

Comment pourrait être svelte ce torse qui constamment se penche en avant ou se renverse sur de moelleux coussins ? Si une chose peut surprendre le biologiste c'est que les résultats d'habitudes aussi vicieuses ne soient pas plus accentués et plus visibles encore. Cependant ils existent : un œil averti sait les apercevoir souvent sous les plus trompeuses apparences. La mode en médecine est en ce moment aux « petits signes » ; les petits signes ne manquent pas : nous n'aurons que l'embarras du choix : ces dos voûtés, ces poitrines rentrées, ces ventres bedonnants, ces jambes arquées, ces bras maigres, sont autant de témoins irrécusables de la laideur. Or la laideur est un *vice physique*, un véritable vice dont on doit avoir honte au même degré que d'un vice moral. Voilà une idée qu'il faut vulgariser parmi nos contemporains. Il y aurait cruauté à insister sur ce triste sujet ; chacun d'ailleurs peut faire autour de lui trop de constatations de ce genre.

**

Mais il est une SECONDE VÉRITÉ, peu connue du public, que nous devons surtout mettre en lumière aujourd'hui : si malgré la violation continue et constante des lois les plus élémentaires de la nature le mal n'est pas plus grand c'est que l'organisme possède une force de résistance à ces causes de déformation et que de lui-même il tend invinciblement à se redresser et à conserver le type initial. Elle est vraiment bien grande cette force morphologique qui toute la vie lutte, on peut dire avec un certain succès, pour conserver les lignes harmonieuses de l'individu, de même que l'arbre artificiellement incliné reprend sa direction droite vers la lumière. Nous pouvons en conclure que si nous voulions bien aider cette force orthostatique et orthodynamique les maux que nous constatons auraient en la nature un remède certain et efficace. L'organisme de lui-même ne demande qu'à reprendre ses formes et ses fonctions naturelles harmonieusement équilibrées.

Donc de lui-même l'organisme tend à se redresser, il s'éloigne naturellement de l'anormal.

**

Mais il est une TROISIÈME VÉRITÉ encore plus méconnue que la précédente : c'est que dans la bonne direction, l'orga-

nisme humain est d'une malléabilité beaucoup plus grande qu'on ne le croit généralement et que ne le croient les médecins qui se contentent d'employer les procédés usuels de la thérapeutique. Le scepticisme vis-à-vis des tentatives pharmacologiques de redressement de tous les petits troubles de la nutrition est profondément ancré dans le corps médical, mais il ignore l'action toute puissante des agents physiques et naturels.

Le public lui aussi est victime de cet état d'esprit. Il se figure bien à tort qu'arrivés à l'âge adulte les tempéraments sont définitivement fixés de façon irrémédiable : tel qui engraisse se contente de gémir, tel qui s'affaisse se contente de pleurer.

**

Les découvertes récentes des esprits les plus libérés des préjugés médicaux ont montré par les résultats obtenus que la malléabilité de l'organisme humain était beaucoup plus grande qu'on ne le pensait généralement. Les découvertes physiologiques modernes ouvrent donc des voies nouvelles à une science encore dans l'enfance. Le mécanisme de la nutrition, autrefois très vague, se précise chaque jour. Le rôle des glandes appelées endocrines et des sécrétions internes est apparu considérable. On sait celui joué par la thyroïde, les capsules surrénales, etc... Le cadre s'est singulièrement élargi, puisque aujourd'hui on admet que tout organe, toute cellule, en dehors de la fonction qui lui est propre, verse également dans la circulation des produits dont la présence est nécessaire au fonctionnement de l'ensemble ; ainsi on a découvert le rôle des sécrétions internes, testiculaires, ovariennes, etc... ; des tissus, comme le tissu graisseux, sont considérés comme une vaste glande à sécrétion interne étalée sur tout l'organisme.

Déjà nous commençons à avoir des lueurs sur le mécanisme régulateur de ces fonctionnements très complexes. L'étude du système nerveux végétatif, représenté par le grand sympathique et le parasympathique, se poursuit avec chaque jour des découvertes nouvelles.

**

Tout se tient dans l'organisme, la partie retentit sur le tout et le tout retentit sur la partie.

Il n'est donc nullement chimérique de penser qu'un jour viendra où nous posséderons des moyens d'action tels que l'homme de science pourra à son gré modifier chaque détail de notre corps, la forme du nez ou la couleur des cheveux !

En attendant ce jour encore lointain, que certains considèrent comme utopique (comme si la vérité d'aujourd'hui n'était pas l'utopie d'hier et l'utopie d'aujourd'hui la vérité de demain), faut-il rester les bras croisés et ne rien faire ?

Déjà n'arrivons-nous pas à faire maigrir les gras et à faire grossir les maigres ; déjà certaines cures opothérapiques ne transforment-elles pas certains individus ; déjà certaines greffes n'ont-elles pas obtenu de retentissants succès ?

Nous devons donc penser que les os, les muscles, la graisse, la peau, sont à notre disposition comme les matériaux : fer, bois, pierre, ciment, plâtre, sont à la disposition de l'architecte. Nous devons chercher à les modeler comme le sculpteur modèle une cire molle.



Photo International Press

L'exemple en toute chose est nécessaire. Et c'est là l'unique raison de nos illustrations. C'est en montrant de belles anatomies que l'on fait naître, chez ceux qui les contemplant, le goût de faire des efforts pour améliorer leur condition physique.

« Votre corps, tout autant que votre esprit, tout autant que votre conscience, a droit à la rectitude et à l'harmonie. Le mens sana in corpore sano, n'est pas une simple formule académique. » Dr. Pathault.

Nous croyons avoir dans les agents naturels, l'air, la lumière, l'eau, des agents de premier ordre pour obtenir les résultats que nous cherchons. Evidemment, comme au début de toute science, la recherche sera d'abord empirique.

Et voici pourquoi : les médecins ne s'occupent guère de ce qui intéresse les physiologistes et les apôtres de la culture physique, ils ne s'occupent que des organes internes et des accidents mécaniques des organes de la vie de relation. Et cependant, quels magnifiques résultats obtient une orthopédie encore grossière ! Or, ces organes de la vie de relation, le squelette, le système musculaire, le tissu graisseux et la peau, forment bien la moitié du poids du corps !

On peut donc dire qu'un peu systématiquement la moitié de notre organisme a été négligée et c'est justement celle qui nous intéresse, celle que nous pouvons manier et modifier avec beaucoup de science, de persévérance et de volonté.

Car ne nous illusionnons pas, ce n'est pas en un jour qu'on peut arriver à modifier des vices contractés depuis des années. La nature ne fait pas de sauts brusques, elle demande

du temps. Or le temps c'est justement ce qui manque à nos contemporains toujours impatients et qui veulent des résultats immédiats.

Commençons donc par bien les convaincre de la nécessité impérieuse du redressement de leurs vices physiques. Faisons-leur honte à eux-mêmes. Ces dernières années certains de nos animateurs de stations balnéaires ont organisé des concours du plus beau sujet en maillot de bain parmi les enfants ; l'idée est excellente. Combien d'adultes peuvent être satisfaits de leur aspect en maillot de bain ? Combien n'ont aucune tare à cacher et peuvent se présenter l'esprit tranquille et assuré ?

Répétons-leur donc en matière de conclusion : votre corps, tout autant que votre esprit, tout autant que votre conscience, a droit à la rectitude et à l'harmonie. Le mens sana in corpore sano n'est pas une simple formule académique.

Or, cette rectitude, vous pouvez la conserver si vous avez le bonheur de la posséder encore. Vous pouvez la retrouver à tout âge si vous avez eu le malheur de la perdre.

Nous vous répéterons donc : commencez par vous convaincre que votre corps est une matière plastique extraordinairement malléable entre des mains savantes et expérimentées. Ce que vous avez vainement cherché dans des systèmes étroits et dans les méthodes des empiriques, la nature vous l'offre, à condition que vous sachiez vous plier longuement à ses lois. Pour vous le biologiste compétent est un artiste et un sculpteur dont les conseils éclairés peuvent remodeler votre corps comme le modelleur pétrit la cire et prépare la maquette du bronze impérissable.

CE QUE PENSENT NOS LECTEURS

(Suite de la page 28)

premier et à grand renfort de raison et de dialectique surtout ils spéculent selon les époques soit sur le « oui » soit sur le « non ». Or nous vivons un siècle qui répond plus facilement oui que non bien que les apparences soient souvent là pour faire penser le contraire. C'est surtout le second point qui arrête nos intellectuels. Là toutes les passions aidant ou plutôt empêchant de cerner la vérité naissent de solides théories et doctrines tant morales que spirituelles ou encore sociales et intellectuelles, que sais-je encore ! Mais en fin de compte un esprit équilibré y trouve-t-il un peu de ce qu'il attend ? J'en doute et lorsqu'il le croit car cela arrive hélas soyons sûr que c'est faute de mieux.

Mais aujourd'hui, la jeunesse se refuse à accepter « faute de mieux » telle ou telle attitude plus ou moins conformiste qui envenimerait une fois de plus tous ces principes artificiels dont chaque individu, et par lui les sociétés, est à la fois victime et responsable.

La conscience collective en est arrivée à un tel point de dispersion et de confusion que les consciences individuelles ont réalisé enfin le danger qu'elles faisaient courir au monde en s'y associant et le mal qu'elles se faisaient elles-mêmes sans y prendre garde.

La jeune conscience d'aujourd'hui est en quelque sorte « au point mort ». Elle a confusément senti le chaos intellectuel qui la cerne de toutes parts ; aussi se refuse-t-elle, répétons-le, à s'engager dans quelque direction que ce soit et surtout pas dans celle qu'ont suivie les générations précédentes puisque cela crie que ce n'est pas l'idéal absolu qui est au bout.

Je dis absolu, car je crois avec autant de force que M. Sartre le nie qu'il y a un absolu pour chaque vérité. M. Sartre lui tient compte comme d'un acquis valable de la masse des idées contradictoires que la production déréglée de certains « intellectuels » a soumise à la perplexité de notre jugement. Or il faut faire abstraction des idées-robots, échantillons artificiels de la Raison et de la Dialectique, ces deux « balais » incontrôlables, de l'éternel apprenti sorcier qu'est l'homme.

Grâce à VIVRE D'ABORD ! j'ai trouvé un bon équilibre moral et existentiel car elle est venue tirer de ma conscience un certain nombre de valeurs vraies et absolues, que l'influence de la Société dans son ensemble n'avait pas encore refoulées irrémédiablement au plus profond de moi-même.

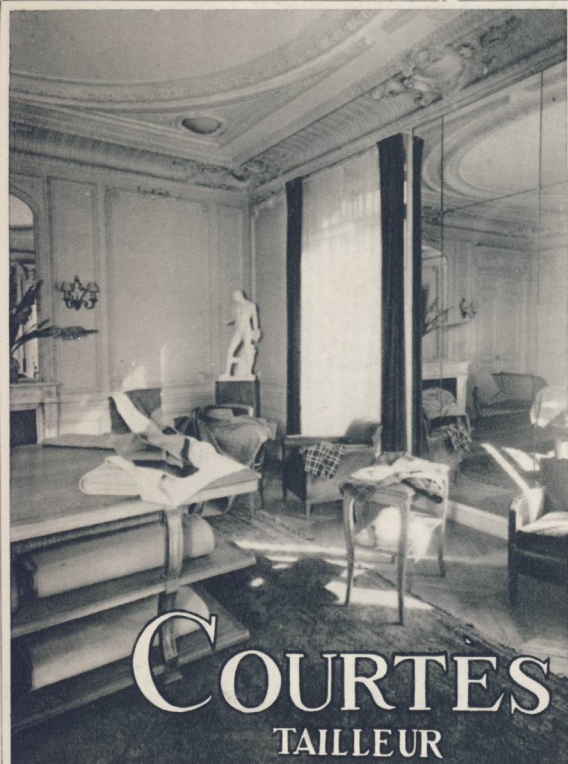
Dependant je dois dire que l'éducation libre et chrétienne que j'ai reçue jointe à ma propre personnalité a fortement préparé le terrain de mon âme à la vérité gymnosopique.

M. P., Paris-XII'

Une sportive baigneuse (page suivante) passe de saines vacances à l'île du Levant.



Photo Marton

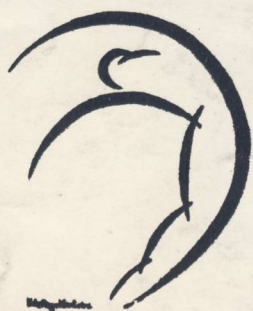


COURTES
TAILLEUR

● DES SPORTSMEN ●
ET DES GYMNOSESOPHES

33, Rue Marbeuf, PARIS (8^e) - Tél. : BAL. 04-81

sports - art - beauté
rythme ≡≡≡ danse



MALKOVSKY

41, boulevard Berthier

PARIS (17^e)

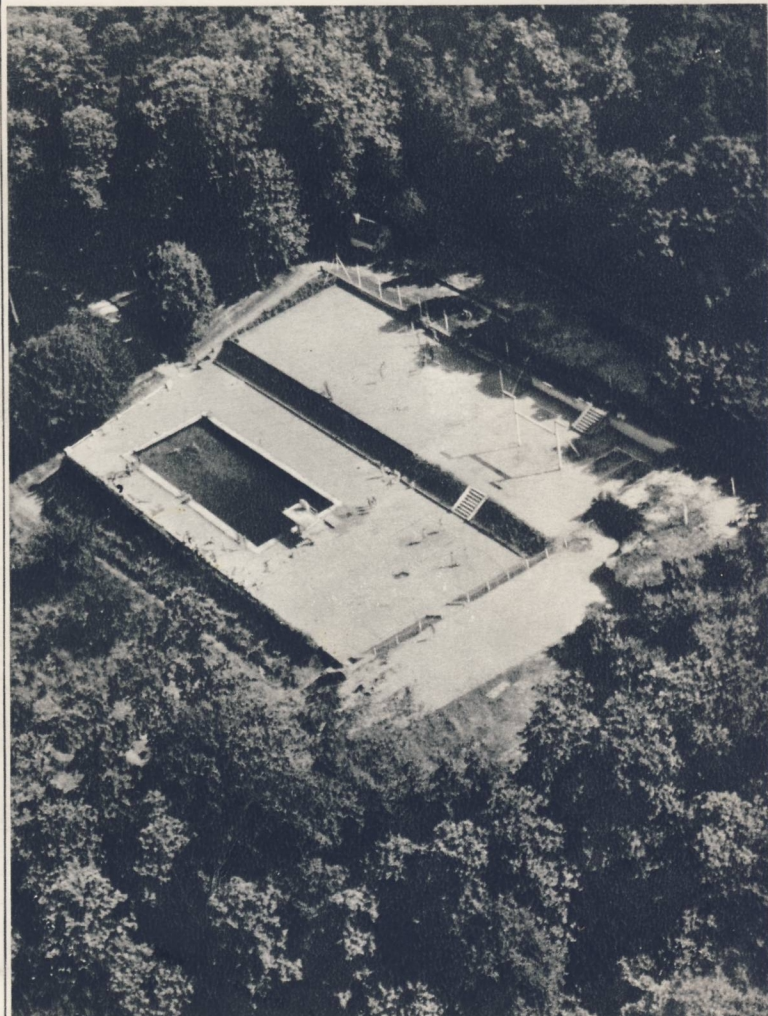
Tél. : ÉTO. 56-97

SPARTA CLUB

LE PLUS BEAU COUNTRY-CLUB
GYMNIQUE DU MONDE

A 21 kilomètres de Paris

Vaste Piscine Olympique d'eau pure
Stades, de Sports - Bois - Parc



Le Sparta-Club est le plus ancien club gymnique
de France

Il est strictement réservé à ses adhérents

Les visites ne sont pas autorisées

Ne pas se présenter sans avoir demandé
un rendez-vous



Pour tous renseignements écrire :

Château d'Aigremont par Chambourcy (S.-et-O.)

Téléphone : n° 963-38-08